

Division

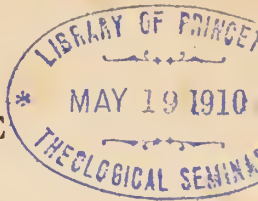
BX7731

Section

.D97







HISTOIRE
DE
LA SECTE DES AMIS,
SUIVIE D'UNE NOTICE SUR
MADAME FRY
ET LA
PRISON DE NEWGATE,
A LONDRES.

Par MADAME ADÉLE DU THION.

DÉDIÉE AVEC PERMISSION
A SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE LÉOPOLD DE SAXE COBOURG.

LONDRES :
Chez TREUTTET & WÜRTZ & TREUTTET fils & RICHTER,
à Paris; Chez TREUTTET & WÜRTZ, rue de Bourbon, N° 17;
à Strasbourg, a la même maison de Commerce.

1821.

W. Phillips, Imprimeur.



Digitized by the Internet Archive
in 2015

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE LÉOPOLD DE SAXE COBOURG.

MONSEIGNEUR !

*Comment ne pas espérer
le succès, quand le nom illustre de
VOTRE ALTESSE ROYALE se trouve
à la tête de mon ouvrage. Ce nom
révéré des Anglais, qui est uni à leurs*

plus chers, à leurs plus tristes souvenirs, et qu'ils répètent avec amour et respect.

L'histoire de la secte des Amis est peu connue sur le continent, et cependant mérite de l'être. J'ai dit leur Doctrine, leur Législation, leurs Mœurs et leurs Coutumes ; puis j'ai cru devoir

joindre une Notice sur Madame Fry, comme pour justifier par un beau résultat de la Doctrine des Amis, la partialité que peut-être j'ai montré pour cette secte intéressante.

On me conseilloit d'ajouter un chapitre d'exceptions. Mais je n'ai vu que le bien, je n'ai dit que le bien.

J'ai saisi avec empressement l'occasion de rendre justice à cette noble et philanthrope nation, à ces Anglais qui savent apprécier et récompenser le mérite, et qui surtout l'ont prouvé en adoptant pour leur Prince, VOTRE ALTESSE ROYALE.

Daignez agréer, MONSEIGNEUR,

*l'expression du profond respect et de la
reconnoissance de celle qui a l'honneur
d'être de VOTRE ALTESSE ROYALE,*

la très humble et

très obeissante Servante,

ADÈLE DU THON.

POLES, Janvier, 1821.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Introduction	i

Première Partie.

Doctrine	19
----------------	----

Seconde Partie.

Législation	133
-------------------	-----

Mœurs et Coutumes.....	166
------------------------	-----

Madame Fry	223
------------------	-----

Newgate.....	235
--------------	-----

INTRODUCTION.

LE commencement du dix-septième siècle fut une époque remarquable en Angleterre par les dissensions religieuses qui l'agitèrent.

L'établissement de l'Eglise Anglicane avoit été désapprouvé par quelques uns, ce qui donna naissance aux non conformistes, qui se divisèrent et se subdivisèrent dans la suite en tant de sectes différentes.* Ils prouvèrent leur foi par la patience avec laquelle ils souffroient les persécutions que leur

* Je ne donne ici l'histoire que des non conformistes qui embrassèrent la doctrine de Georges Fox, et formèrent la secte des Amis.

suscitoit l'intolérance de ceux, qui étoient à la tête des affaires de l'église dominante.

Cependant ces non conformistes sembloient s'être arrêtés dans leurs recherches de la vérité, et être retombés dans l'incertitude ; les plus éclairés d'entre eux sentirent le besoin d'une religion plus adaptée au cœur, que celle que la politique venoit de dicter aux hommes. Un guide leur étoit nécessaire, qui sut les conduire à cette connoissance de la vérité qu'ils présentoient, mais qu'ils ne s'expliquoient pas bien. Ainsi ils étoient disposés à recevoir les instructions de quiconque leur paroîtroit capable de les diriger. Ils s'attachèrent successivement à plusieurs ; mais ne trouvant en aucun ce qu'ils cherchoient, ils abandonnèrent la communion de toute église visible et vécurent retirés, s'étudiant à connoître l'état intérieur de leurs âmes ;

éprouvant souvent une douleur profonde, causée par l'idée que leurs efforts ne suffisoient pas pour arriver à cette religion spirituelle, qui leur sembloit la seule voie du salut.

Dans ces temps d'agitations, où la politique étoit pour ainsi dire inséparable de la religion, où la guerre se faisoit au nom de Dieu, il n'est pas étonnant que quelques hommes sérieux, éfrayés de la bruyante et guerrière religion du temps, aient conçus dans le silence de la retraite et de la méditation une religion toute spirituelle, et qui par le contraste de celle qui étoit alors établie, fixoit leur esprit et saisisoit leur âme.

Mais ces individus, quoique animés des mêmes sentimens, ne s'étoient pas communiqués les uns aux autres, la plupart d'entre-eux ne se connoissoient pas ; il leur falloit un lien qui les

réunit, et qui devint comme le centre où ils devoient se retrouver.

Un homme extraordinaire parût alors ; sans naissance, sans éducation, sans fortune, sans autre soutien que la foi vive qui l'inspiroit, il s'offrit aux hommes comme l'exemple vivant de la doctrine qu'il annonçait.

Il établissoit pour principe, que l'influence spirituelle doit seule diriger l'homme ; que pour arriver à la connoissance de la vérité, les sciences humaines ne sont pas nécessaires ; et à l'appui de cette opinion, cet homme, privé de toute instruction, ne connoissant rien du monde, développoit son nouveau système avec une force, une persévérance, qui seules sembloient annoncer une mission divine, et un pouvoir supérieur.

Il avoit comme deviné ou pressenti la sagesse des hommes de l'antiquité, et souvent dans sa doctrine et dans

son système de gouvernement, on retrouve les sentimens des plus grands philosophes, et les préceptes des savans législateurs. On ne pouvoit attribuer à l'ambition ce désir de se faire connoître ; il prêchoit l'humilité, le mépris des richesses, et l'abolition des dignités ecclésiastiques, et cet homme religieux ne reconnoissoit d'autre chef, d'autre maître, que Dieu. Il ne donna point son nom à cette nouvelle société ; il appelloit ses disciples *Amis* ; il nommoit ainsi tous les hommes, et de là est venue la dénomination de la secte *des Amis*.

Le nom de Quakers sous lequel ils sont plus généralement connus, leur fut donné par dérision ; il signifie en Anglais, *trembleurs*. On prétendoit qu'ils éprouvoient une agitation physique quand ils parloient, et qu'ils exhortèrent un magistrat de Derby,

et ceux qui étoient présents, a *trembler* au nom de Dieu.

Georges Fox, ce fondateur de la secte des Amis, naquit à Drayton dans le comté de Leicester, en 1624. Son père étoit un honnête tisserand, connu par sa piété et ses vertus ; il éleva son fils dans des principes religieux. Le jeune Fox fut mis en apprentissage chez un cordonnier, mais il paroît qu'il passoit la plus grande partie de son temps à garder les moutons, ce qui convenoit à son goût pour la solitude et la méditation. A l'âge de dix-neuf ans, se trouvant avec quelques personnes qui passoient généralement pour être religieuses, il fut très affecté de les voir se livrer à l'intempérance, et il lui sembla qu'il entendoit la voix de Dieu qui lui disoit, " Fuis ces hommes, jeunes et vieux ; abandonne-les, et garde toi d'eux tous." Frappé de ces paroles, il quitta ses parens, ses

amis, se vêtit d'un habit fait de cuir comme plus simple et plus durable, et erra de lieu en lieu. Enfin ses parens apprirent qu'il étoit à Londres ; ils furent auprès de lui, et lui persuadèrent de retourner chez lui, où ils espéroient le fixer en l'engageant à choisir un état. Mais il ne demeura que peu de temps dans sa famille, et il recommença sa vie errante. Il faisoit de longs jeuncs, n'alloit que dans des lieux écartés, n'ayant avec lui qu'une bible qu'il lisoit sans cesse, et souvent se reposant dans un arbre creux, livré tout entier à la méditation et à la contemplation.

Quelquefois il assistoit aux cours publics des différens professeurs de son temps. Mais rien ne le satisfaisoit, et il perdit l'espérance d'acquérir par le moyen de ces leçons, les secours spirituels nécessaires à son âme. Il n'alloit plus dans les églises ; il étoit per-

suadé qu'une science d'université ne donnoit pas la connoissance de la vérité, et ne qualifioit pas un ministre de l'évangile

Vers la fin de l'année 1647, où au commencement de 1648, il se crût appelé à répandre les opinions qu'il avoit embrassé ; il enseigna alors publiquement, dans le voisinage de Duckenfield et de Manchester ; il insistoit sur la certitude et la conviction intimes qu'il avoit, de la puissance intérieure des influences de l'esprit de Dieu, qui font sentir au cœur la venue de Christ, et qui seules, sans le secours des choses extérieures, doivent guider l'homme et lui faire discerner l'erreur de la vérité.

Il lui sembla aussi que ces marques de respect que les hommes se rendent entre-eux, étoient encore comme un reste de paganisme ; de là il ne se découvroit jamais, même devant les magistrats, ne s'adressoit à tous les

hommes, sans aucune distinction, qu'en les tutoyant, et refusait de prêter serment. Ces usages si différens, lui attirèrent nombre de persécutions, mais son courage et sa patience ne se démentirent jamais.

Un jour se trouvant à Nottingham et assistant au service religieux, en entendant le prêtre enseigner que toute doctrine devoit venir des saintes écritures, il prit la parole et s'écria, " Oh " non, ce n'est pas seulement des écritures que vient la doctrine, mais aussi " du Saint esprit, qui est la lumière " qui éclaire les hommes." Il vouloit poursuivre, mais on l'interrompit, et il fut conduit en prison ; le désordre qu'il occasiona, empêcha les magistrats de pouvoir contenir la multitude qui l'assaillit à coups de pierres et à coups de bâton.

Des scènes semblables se renouvelèrent souvent, et Georges Fox fut tou-

magistrats, et à rester en prison jusqu'à ce qu'il eût exécuté son jugement.

Mais d'après ses principes, Fox ne pouvoit payer cette amende ; c'eût été en quelque sorte reconnoître qu'il avoit été coupable ; il refusa et resta en prison ; on le jetta dans un trou infecte, destiné aux malfaiteurs, où on lui refusa même un peu de paille pour se coucher. Après une captivité de huit mois il s'adressa à Cromwell et obtint enfin sa liberté. Arrivé à Londres en 1656 dans une entrevue qu'il eût avec le protecteur il lui fit connoître les souffrances et les persécutions des Amis. Mais il ne put obtenir tout ce qu'il demandoit.

Plus la société des Amis étoit connue et s'augmentoît, et plus la rage des prêtres et des magistrats étoit forte. Georges Fox voulant prévenir les préventions qui pourroient s'élever contre sa société si elle n'étoit pas bien con-

nue, forma le déssein de voyager dans tout le royaume afin d'enseigner lui même sa doctrine. A Edimbourg il fut cité devant les magistrats qui lui ordonnèrent de quitter l'Ecosse, mais sans s'embarasser de cet ordre il continua son voyage sans être maltraité.

De retour à Londres, il eût une vive discussion avec un Jésuite qui accompagnoit l'ambassadeur d'Espagne ; il y montra une grande connoissance des écritures, et une subtilité et une sagacité peu communes.

Georges Fox, apprenant que le protecteur alloit prendre le titre de roi, lui remontra vivement le tort qu'il alloit se faire, en jettant sur lui et sa famille la honte et le ridicule.

Depuis 1656 jusqu'en 1666, l'histoire de Georges Fox n'est que le récit des différentes missions qu'il entreprit pour propager sa doctrine, et des persécutions qu'il eût à souffrir : refusant

de prêter le serment de fidélité, il resta en prison pendant deux ans, mais enfin le roi Charles II. lui fit rendre sa liberté. Alors (en 1666) Fox s'occupa d'organiser un espèce de gouvernement pour les Amis. Une constitution devenoit nécessaire ; il fut décidé qu'on s'assembleroit tous les mois pour traiter des affaires de la société, et ces réunions se nommèrent assemblées du mois.

Georges Fox voyagea en différens comtés en 1667, pour établir sa constitution, il écrivit aussi dans ce but aux Amis d'Irlande et d'Amerique. En 1669 il visita l'Irlande, et à son retour il épousa Marguerite la veuve du juge Fell, qui avoit été une des premières à embrasser sa doctrine, lors de son voyage à Lancastre.

La cérémonie du mariage fut telle que les Amis la célèbrent encore aujourd'hui. Georges Fox fit connoître aux Amis son intention, et après qu'il

eût obtenu leur approbation, lui et Marguerite, à une assemblée tenue exprès à cette occasion à Bristol, déclarèrent publiquement qu'ils se prenoient pour mari et femme. Georges Fox avoit en soin de régler le sort des enfans du premier lit de Marguerite, afin qu'ils ne souffrissent pas de ce second mariage.

Dans l'année 1671 Fox s'embarqua pour l'Amérique ; là il visita les Amis, et prêcha sa doctrine aux Indiens assemblés, par le moyen d'un interprète.

Bientôt après son retour en Angleterre il fut emprisonné à Worcester, accusé d'avoir voulu séduire les sujets du roi. Il alloit répondre à cette accusation et en montrer l'absurdité, lorsqu'on lui demanda de prêter le serment de fidélité ; il le refusa, et fut alors condamné par le Jury.

Fox souffrit beaucoup dans sa prison ; sa femme vint à Londres pour solliciter

sa liberté ; le roi étoit prêt a l'accorder comme grace, mais Fox la vouloit comme justice ; il demanda a être traduit à la bar du banc du roi, et là enfin il obtint un jugement qui l'acquittoit honorablement, après avoir été quatorze mois en prison ; les juges ayant déclaré à l'unanimité “ que le premier jugement devoit être considéré “ comme nul et non avenue.”

Ensuite Fox passa deux ans à Swarthmore, et dans l'année 1677 il fit une visite religieuse dans quelques parties de la Hollande, toujours dans le but de répandre sa doctrine. En 1681 un procès fut instruit contre Fox et sa femme, pour avoir refusé de payer la dîme ecclésiastique. Ne reconnoissant point l'autorité d'un ministre établi, il ne voulut point se soumettre à cette contribution. Mais les loix n'ayant point fait d'exception pour les scrupules, Georges Fox fut condamné.

En 1684, il visita de nouveau la Hollande, il n'y passa que quelques semaines, puis il revint en Angleterre. Il avoit beaucoup souffert pendant ses fréquens emprisonnemens, sa santé s'affoiblissoit chaque jour, enfin il expira en 1690, ayant continué de prêcher jusqu'à la fin de ses jours.

Ses écrits forment trois volumes in folio. Le premier contient son Journal, imprimé en 1694 ; le second une collection d'Epitres, 1698 ; et le troisième un tableau de sa doctrine, 1706.

PREMIÈRE PARTIE.

DOCTRINE.

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre, “ et son esprit s’agitait sur la surface des eaux.” Cet esprit de Dieu, ce principe vivant, qui créa l’univers, créa aussi l’homme, et lui donna la raison ou entendement, intelligence, et ainsi il fut l’être le plus parfait de la création. “ Dieu créa l’homme à son image.”

Indépendamment de la raison, Dieu donna à l’homme une faculté spirituelle, une portion de la vie de son propre esprit, et c’est ainsi qu’il le “ créait à son image.” Cette faculté

spirituelle élève l'homme au dessus de ses facultés animales ; elle lui fait connoître les choses que sa raison toute seule ne pourroit comprendre ; elle lui donne des pensées spirituelles, lui apprend son devoir envers Dieu, et pour ainsi dire, le rend capable d'entretenir un commerce divin avec son créateur.

Cette faculté spirituelle n'est pas le principe vital ; l'homme peut exister et en être privé ; c'est ainsi que les amis expliquent les paroles de l'écriture : “ lorsqu' Adam eut péché, il mourut ; ” cependant il ne perdit pas la vie, mais la jouissance de la faculté spirituelle.

Il plût au Tout-puissant de ne pas l'abandonner entièrement dans cet état de ténèbres, où le péché l'avoit jetté ; il le consola, et lui promit que le fruit de la femme soumettrait le péché, et “ briserait la tête du serpent.”

Ainsi Dieu répandit son esprit sur la postérité d'Adam ; tous n'en reçurent pas la même mesure ; l'esprit se développoit davantage à ceux qui obeïssaient à ses influences et se laissaient guider par elles. Les anciens patriarches, tels que Noë et Abraham, et les premiers écrivains, Moïse et les prophètes, ressentirent particulièrement les effets de l'esprit divin, et les communiquèrent aux hommes dans ces prophéties qui sont reconnues comme des vérités inspirées.

Enfin à la suite des temps, la parole revêtit la chair, comme dit St. Jean l'évangéliste. “ Et la parole a été faite chair, et a habité parmi nous pleine de grace et de vérité.”* Jésus, qui est la parole, comme homme, reçut l'esprit “ sans mesure.” St. Paul dit : “ En lui, toute la plénitude de la divinité habite corporelle-

* St. Jean, ch. 1. v. 14.

ment.”* Christ par sa mort vint nous racheter du péché ; et c’est ainsi qu’en lui fut accomplie la promesse faite à Adam, “que le fruit de la femme
“ briseroit la tête du Serpent.”

Après Jésus Christ vinrent les évangélistes et les apôtres. Ils eurent aussi leur portion de ce même esprit que Jésus avoit possédé si complètement ; et quoiqu’ils fussent “limités,”† cependant ils recevoient les lumières nécessaires pour propager l’évangile ; et l’on reconnoissoit à leurs paroles l’autorité divine qui les guidait,
“ Après donc que Jésus fut élevé au
“ ciel, et qu’il fut à la droite de Dieu,
“ et qu’il reçut de son père le saint
“ esprit qui avoit été promis, il a ré-
“ pandu ce que vous voyez et que
“ vous entendez maintenant.”‡

Les amis croient qu’il ne peut y avoir

* Colossiens, ch. 11. v. 19. † 2de. Ep. Corinthiens, ch. x. v. 13.

‡ Actes, ch. 11. v. 33.

aucune connoissance spirituelle de Dieu que par le moyen de son saint esprit, ou en d'autres mots, qu'il faut posséder une portion de l'esprit comme les saints hommes de l'écriture, les évangélistes et les apôtres, pour avoir une religion éclairée. En faveur de cette opinion ils allèguent ces paroles remarquables de l'apôtre Paul : * “ Car “ qui est-ce qui connoit ce qui est en “ l'homme, si ce n'est l'esprit de “ l'homme qui est en lui ? ” “ De “ même aussi personne ne connoit ce “ qui est en Dieu, si ce n'est l'esprit “ de Dieu. Nous n'avons pas reçu “ l'esprit de ce monde ; mais nous “ avons reçu l'esprit qui vient de Dieu ; “ afin que nous connoissions les choses “ qui nous ont été données de Dieu, ” et plus loin le même apôtre dit : “ L'homme animal ne comprend point “ les choses qui sont de l'esprit de

* 1ere Ep. aux Corinthiens, Ch. 11. v. 11. 12. 14.

“ Dieu ; car elles lui paroissent une
“ folie, et il ne les peut entendre
“ parceque c’est spirituellement qu’on
“ en juge.”

De ces expressions les amis conçoivent que la faculté vitale n’est point la même que la puissance spirituelle où la lumière ; et que le tout-puissant a donné à l’homme cette lumière, pour le guider dans ses intérêts spirituels, comme il lui a accordé la raison pour le diriger dans ses intérêts temporels. Cette opinion semble être confirmée aux amis, par d’autres paroles du même apôtre ; dans sa première épître aux Corinthiens il dit : * “ Ne savez
“ vous pas que votre corps est le
“ temple du saint esprit, qui est en
“ vous, et qui vous a été donné de
“ Dieu.” Et dans son épître à Timothée, il lui marque le désir qu’il
“ † garde le bon dépôt par le *saint*

* 1ere aux Corinthiens, Ch. vi. v. 19.

† 2eme Ep. à Timothée, Ch. i. v. 14.

“ *esprit* qui habite en nous.” Or ces expressions de l’apôtre, se rapportent trop bien à la doctrine de la formation spirituelle de l’homme, pour qu’on puisse en douter. Et si le tout-puissant a donné à l’homme une émanation de son esprit, qui agit dans son corps mortel pour des desseins spirituels ; on peut dire avec raison que la divinité réside en lui, ou que son corps est le temple du saint esprit.

Ces mêmes paroles de l’apôtre donnent aux amis le sentiment qu’il y a dans l’homme deux principes bien différens l’un de l’autre ; savoir, l’esprit de l’homme et l’esprit de Dieu. Le premier, (disent les amis), se rapporte à l’entendement ou à l’intelligence, le dernier à l’entendement et au cœur. On peut se servir du premier en tout temps, à toute heure, si le corps est en santé ; mais le dernier n’est pas à la disposition de l’homme ; il doit

attendre ses inspirations. Tel que le vent il souffle quand il lui plaît. L'homme sent la présence de cette divine influence, il la sent distincte de sa raison, ou de son autre esprit ; quand elle n'agit plus, il le sait, il l'éprouve, et cependant ses facultés demeurent les mêmes.

“ Ceux,” dit Alexandre Arscott, un écrivain ami, “ qui ont cette connoissance, ce sentiment de l'influence de l'esprit divin, l'éprouvent dans le silence de la retraite et de la méditation, ils reçoivent comme une commission de la volonté de Dieu qui se rapporte à leurs devoirs, à leur état présent ; et cette intelligence est si claire, qu'elle ne laisse aucun doute ; puis, quand cette lumière se retire, on retombe dans l'obscurité, et on se retrouve comme avant, ignorans et déçus.”

Les paroles de l'apôtre citées plus

haut, paroissent aux amis établir et prouver qu'il est une grande différence entre les deux esprits. Et on peut dire qu'ils font ici une subdivision spirituelle. L'esprit de l'homme, réside en lui, fait partie de lui; l'esprit divin, la lumière, visite l'homme seulement, et alors habite en lui comme dans son temple. Pour ainsi dire, l'esprit de l'homme est en l'homme, le temple spirituel qui reçoit l'esprit de Dieu. Enfin la raison n'embrasse pas les mêmes sujets que la faculté spirituelle.

Les amis, malgré la supériorité qu'ils reconnoissent à l'esprit de Dieu, ne nient point pour cela la puissance de la raison humaine, dans les choses qui sont de son ressort. La raison peut découvrir dans la belle structure de l'univers, et dans l'harmonie de toutes ses parties, la main du grand maître. Elle voit l'utilité de la vertu et en tire des conséquences morales. Ce que

les amis ne lui accordent pas, c'est le pouvoir de la pénétration spirituelle.

L'esprit de Dieu, par le moyen de l'inspiration, se communique à l'esprit de l'homme, et pour ainsi dire, il revêt la parole.

La raison ne peut être enseignée directement des choses spirituelles sans le secours de l'esprit divin. * “ Car “ les choses de Dieu sont seulement “ visibles par l'esprit de Dieu,” et “ † l'esprit sonde toutes choses, même “ ce qu'il y a de plus profond en Dieu.” Cette doctrine, qu'il n'y a point de connoissance des choses divines que par le moyen de l'esprit de Dieu, “ qui “ habite le temple de l'homme,” n'est point particulière à George Fox et à ses sectateurs ; les premiers pères de l'église la considèrent comme la base

* 1ere. aux Corinthiens, Ch. 11. v. xi.

† 1ere. aux Corinthiens, Ch. 11. v. 10.

du christianisme, et surtout Justin le martyr.

D'après le principe qu'on ne peut connoître les choses spirituelles que par le moyen de l'esprit divin, aucun, a moins qu'il n'ait une portion de cet esprit, ne peut entendre spirituellement les écritures, ni les faire servir à l'avancement de ses progrès spirituels.

On peut, disent les amis, attribuer l'origine divine des saintes écritures aux prophéties qu'elles contiennent, et dont beaucoup ont été accomplies; à l'excellence de leurs doctrines, qui sont supérieures à toutes celles contenues dans les autres livres qui sont l'ouvrage des hommes, à leur préservation miraculeuse depuis tant de siècles, et à bien d'autres signes encore qui pourroient être expliqués.

La divine autorité des écritures, ainsi prouvée par la raison, se fait sentir spirituellement à l'homme par l'in-

fluence de l'esprit divin : car l'esprit de Dieu peut seul donner cette connoissance spirituelle.

Quand l'apôtre Paul prêchoit devant plusieurs femmes près de Philippi, il est dit de Lydia seulement, “* Que le
“ seigneur ouvrit son cœur, afin quelle
“ put comprendre les choses que Paul
“ disoit.” Les autres femmes sans doute entendoient l'évangile aussi, mais leurs oreilles seulement l'entendoient ; et d'après la distinction qui est faite de Lydia, il ne paroît pas qu'elles fussent préparées à le recevoir, et que l'esprit leur eût accordé cette grace, car il n'est point dit d'elles, “ que leurs cœurs fussent ouverts.”

Quand Jésus Christ prêchoit aux Juifs dans leur temple plusieurs croyoient en lui, mais d'autres blasphémoient ; ceux là n'entendoient que

* Actes, Ch. xvi. v. 14.

les mots et ne comprenoient pas “la parole.”

Jésus Christ établissoit dans sa doctrine sa mission divine, mais ces hommes tout matériels, n'avoient pas reçu cette lumière divine qui est la foi, et qui ne vient que de Dieu.

Ainsi l'on peut entendre sermons après sermons sans en retirer aucun bénéfice spirituel. On arrive à la connoissance historique de l'écriture en comparant les passages les uns avec les autres, et en considérant l'usage et l'acception des mots ; on peut aussi en recueillir la morale la plus pure, mais cette connoissance exacte et littérale des écritures, quoique très importante ne peut donner la connoissance spirituelle des choses divines qui conduisent à la vie éternelle. C'est seulement le *moniteur* spirituel qui visite l'homme, qui peut appliquer le vrai sens, la morale des écritures aux

sentimens de l'homme, et qui, prenant alors l'accent de la conscience lui, dit : C'est ainsi qu'il faut agir ; voilà quelle est ta situation ; puis lui faisant présenter l'éternité comme la récompense de ses devoirs, le soutient et l'encourage à persévérer dans la vertu. Ainsi, et seulement ainsi, et par le moyen de l'esprit, les écritures sont expliquées. Si les écritures suffisoient sans le secours de l'esprit divin, les Amis disent qu' alors la connoissance des choses spirituelles ne consisteroit que dans la science des mots. Ceux qui sauroient par cœur un grand nombre des maximes de l'écriture, seroient donc les plus habiles spirituellement ; ainsi l'homme le plus instruit, dont l'esprit seroit le plus cultivé, seroit le plus avancé dans la religion. Mais ceci ne peut être et n'a jamais été. Car ce ne sont pas les plus savans, qui sont toujours les plus Chrétiens. Et si les

écritures n'étoient entendues que des esprits supérieurs, que deviendrait donc cette multitude d'esprits bornés, ainsi privée des consolations, et des moyens qui conduisent au salut éternel ?

Cette opinion des Amis a été considérée comme susceptible d'être combattue, parcequ'elle semble rendre la raison au moins secondaire en théologie.

Cependant les Amis affirment qu'ils considèrent la raison comme un des plus grands bienfaits de Dieu ; ils l'apprécient dans son emploi, si je puis m'exprimer ainsi ; ils ne l'excluent pas de la religion, puisque par son moyen la divinité des écritures est prouvée.

L' 'Apologie' de Robert Barclay, qui présente une suite de raisonnemens de cette espèce depuis le commencement jusqu'à la fin, est une preuve que les Amis sont bien loin de nier la puiss-

ance de l'esprit de l'homme, qui est la raison. Mais seulement ils ne lui attribuent pas le pouvoir, qu'ils pensent appartenir exclusivement à l'esprit de Dieu.

Les Lévites font, pour ainsi dire, une reconnaissance de l'esprit de Dieu en ces termes : * “ Et tu leur donnas *ton bon esprit*, pour les rendre sages.” Les psaumes de David parlent le même langage : ‡ “ Éternel. fais moi “ connoître les voies, enseigne moi tes “ sentiers.”

“ || Je sais,” dit Jérémie, “ que la “ voie de l'homme, ne dépend pas de “ lui, et qu'il n'est pas au pouvoir de “ l'homme qui marche, de diriger ses “ pas.”

Ce pouvoir de l'esprit divin, est aussi la doctrine de l'évangile. Jésus lui même dit ; ¶ “ Il est écrit dans les

* Néhémie, ix. 20. ‡ Psaumes, xxv. 4. || Jérémie, x. 23.

¶ St. Jean, vi. 44, 45.

“ prophéties : ils seront tous enseignés
“ de Dieu ; quiconque donc a écouté
“ le père, et est instruit par lui, vient
“ à moi, car personne ne peut venir à
“ moi, si le père qui m’a envoyé ne
“ l’attire.” St. Paul, dans sa première
épître aux Corinthiens, affirme que
“ * la manifestation de l’esprit est don-
“ née à chacun, pour l’utilité com-
“ mune.” Et dans son épître à Titus
il répète la même chose quoiqu’ en
termes différens ; ‡ “ Car la grace de
“ Dieu,” dit-il, “ salutaire à tous, a été
“ manifestée à tous les hommes.”

Cet esprit divin est considéré par les amis, non seulement comme enseignant par des inspirations divines, immédiates et directes, sans le secours des circonstances extérieures ; mais aussi, comme apport entre l’homme et les choses matérielles, et beaucoup des événemens de la vie, qu’il rend utiles

‡ 1 aux Corinthiens, xii. 7. † Titus, ii. 11.

à l'homme, en lui faisant appercevoir le but du créateur dans chaeune de ses œuvres, et en déchirant, pour ainsi dire, ce voile épais et matériel qui nous cache les choses spirituelles.

Pour l'homme ainsi éclairé la nature présente de grands leçons de morale ; depuis le ver jusqu' à l'homme, depuis la plante jusqu'au soleil, tout proclame la puissance et la bonté de Dieu.

Mais quand les inspirations divines ne sont pas écoutées, alors il n'y a plus d'enseignement spirituel, les sens seuls exercent leurs facultés et la nature est inanimée ; ear aucune impression spirituelle ne peut être reçue des choses matérielles jusqu'à ce quelles soient vivifiées, spiritualisées par les émanations de l'esprit de Dieu.

Les Amis désignent l'esprit de Dieu *premier et infallible*. Ils font eneore une autre distinction touchant la nature de cet esprit ; ils le déclarent le

seul guide *directe*, infaillible, de l'homme dans ses rapports spirituels. De là on pourroit inférer que les écritures sont considérées comme secondaires par les Amis, et en effet ils ont adopté cette conclusion, comme une proposition dans leur théologie, en convenant toutefois que les doctrines de l'écriture sont aussi infaillibles, mais qu'elles ne peuvent être appliquées, et expliquées infailliblement, que par le moyen de l'esprit de Dieu. Et voici comment ils établissent leur proposition.

Il est reconnu par tous les Chrétiens, disent-ils, que les écritures furent enseignées ou connues par inspiration, et que ceux qui originairement les écrivoient et les répandoient, agissoient par le moyen de l'esprit qui leur étoit donné de Dieu ; ainsi, naturellement les écritures doivent être subordonnées à l'esprit qui les a produites primitivement. “ Nous ne pouvons pas,” dit

Barclay, “ nommer les écritures la
“ source principale, ni les reconnoître
“ pour première règle de conduite.
“ Parceque la principale source de
“ vérité, est la vérité, elle même.”

On peut considérer les écritures, comme secondaires et subordonnées, encore sous un autre point de vue. Quoiqu'elles soient placées devant nous, cependant nous ne pouvons les comprendre, comme il a été démontré, que par le secours de l'esprit, parceque leur pouvoir n'est pas en elles mêmes, mais en l'esprit dont elles proviennent.

“ Elles sont un guide secondaire,” dit Barclay, “ parceque le guide *premier et infailible* ne peut être celui, “ qui n'atteint pas universellement “ tous les individus.” Et la plus grande partie du Glôbe, n'a jamais entendue parler des écritures. Qui donc sauvera tous ces hommes, si non le guide in-

terieur et spirituel, le guide *premier, directe, et infaillible*. “ Que devien-
“ droient les chrétiens,” dit Barclay,
“ s'ils n'avoient pas reçu cet esprit
“ divin, qui leur fait di cerner le vrai
“ du faux ; c'est le privilège du trou-
“ peau de Jésus Christ, qu'il entende
“ sa voix et refuse celle de l'étranger.
“ Si l'on nous ôte ce privilège, cet
“ instinct divin, nous restons comme
“ livrés à l'humeur des loups.”

Les Amis pensent que les écritures doivent servir aux hommes de pratique, et que tout sentiment contraire est inadmissible. “ De plus,” dit Barclay, “ parceque les écritures sont géné-
“ ralement reconnues par tous, avoir
“ été écrites sous l'influence du saint
“ esprit, et que les erreurs, qu'on peut
“ supposer s'y être introduites par le
“ temps et la tradition, ne sont pas
“ tellement fortes qu'elles n'offrent
“ encore un témoignage clair et suffi-

“sant de la volonté de Dieu et de sa
“loi, nous devons donc les considérer
“comme le seul juge extérieur des
“controverses, et rejeter comme faus-
“ses et dangereuses, toute doctrine
“contraire à ce témoignage.” Sou-
vent, disent les Amis, on distingue les
écritures par le nom de “*la parole de*
“*Dieu.*” Nous n’approuvons pas
cette qualification. Christ est appelé
“*la parole de Dieu ;*” à lui seul appar-
tient ce titre glorieux ; mais nous dis-
ons avec Paul ; * “Toute l’écriture est
“divinement inspirée et utile pour
“enseigner, pour convaincre, pour
“corriger, pour instruire dans la jus-
“tice.”

L’esprit de Dieu que nous avons
vu être donné universellement aux
hommes comme un moyen de distin-
guer le bien du mal, leur fut aussi
donné, les Amis croient, dans un autre

* 2e Ep, à Timothée, ch. iii. v. 16.

but ; spécialement pour les racheter, ou les sauver. Rédemption et salut dans ce sens sont la même chose dans le langage des Amis, et signifient la purification des péchés ou souillures du monde.

* “ Jésus Christ est mort non seulement pour nous obtenir le pardon de nos péchés, mais aussi pour nous procurer ce saint esprit par lequel seul, nous pouvons être préservés du péché.

“ L’homme, ayant par sa désobéissance perdu l’état d’innocence dans lequel il fut créé, et s’étant ainsi rendu lui et ses descendants esclaves du péché ; il plût au tout-puissant de nous promettre un rédempteur. Mais des siècles s’écoulèrent avant l’accomplissement de cette promesse. L’homme pendant cet intervalle ne

* Je traduis ici l’opinion des Amis, contenue dans l’ouvrage d’Henry Tuke, intitulé ‘ Principles of Religion.’

“ fut pas livré à lui même ; Dieu se
“ communiquoit à ses enfans par le
“ moyen de son saint esprit. Les pro-
“ phètes et les patriarches recevoient
“ la consolante espérance d’un ré-
“ dempteur, et ainsi étoient préparés
“ pour la venue du MESSIE.

“ Enfin, * ‘ lorsque les temps furent
“ accomplis, Dieu envoya son fils né
“ d’une femme, et assujetti à la loi.’
“ En lui étoit la vie, et la vie étoit la
“ lumière des hommes. † ‘ Si quel-
“ qu’un a péché,’ nous dit Jean, ‘ nous
“ avons un avocat auprès du père,
“ savoir Christ le Juste ; car c’est lui
“ qui est la propitiation pour nos pé-
“ chés ; et non seulement pour les
“ nôtres, mais aussi pour ceux de tout
“ le monde.’ Il paroît évident que
“ l’amour de Dieu ne fut point limité,
“ en envoyant son fils au monde, mais
“ que ce bienfait devoit s’étendre à

* Galates, ch. iv. v. 4. † 1ere Ep. de Jean, ch. ii. v. 1 et 2.

“ tous et partout. Et certes cette libé-
“ ralité de l'être suprême est le plus
“ grand de ses bienfaits. Ainsi le
“ sacrifice de notre rédempteur, ra-
“ chetera de la mort, même ceux qui
“ sont privés de la connoissance de
“ l'évangile et de ses vérités. * ‘ Il a
“ souffert la mort pour tous’.”

“ Les principaux objets de la venue
“ de Christ paroissent avoir été évi-
“ demment, 1°. Par le sacrifice de lui
“ même, de s'offrir à Dieu en expiation
“ de nos péchés, et de devenir le médi-
“ ateur entre Dieu et l'homme. 2°.
“ Par l'opération sanctifiante du saint
“ esprit ; pouvoir qui nous préserve et
“ nous délivre. Et 3°, en mettant fin
“ à la dispensation légale ; et comme
“ l'apôtre l'exprime, † ‘ effaçant l'obli-
“ gation qui étoit contre nous, laquelle
“ consistoit dans les ordonnances et
“ nous étoit contraire.’ Et en enseig-

* Hébreux, ch. ii. v. 9. † Colossiens, ch. ii. v. 14.

“ nant aux hommes un culte spirituel
“ et divin. Il paroît aussi que la ré-
“ demption est une œuvre *d’amour* ;
“ *car Dieu a tellement *aimé* le monde
“ qu’il a donné son fils unique, afin
“ que quiconque croit en lui, ne pé-
“ risse point, mais qu’il ait la vie éter-
“ nelle.”

“ C’est sous ce point de vue que
“ nous considérons cet important sujet ;
“ et non point comme l’effet de la co-
“ lère du tout-puissant comme quelques
“ uns le pensent.

“ Christ *fut* et *est* le don de Dieu.
“ C’est ainsi que nous disent les saintes
“ écritures ; † ‘ Dieu fit éclater son
“ amour envers nous, en ce que nous
“ n’étions que pécheurs, le Christ est
“ mort pour nous.’ Il co-opéra avec
“ le père dans ce gracieux dessein ; et
“ quoiqu’il fut de la même divine na-
“ ture, il consentit à revêtir la notre.

* Jean, ch. iii. v. 16.

† Romains, ch. v. v. 8.

“ * ‘ Il se fit chair et habita parmi
“ nous ;’ jusqu’à ce qu’il eût, par sa
“ vie et par sa mort comme homme,
“ complété l’œuvre qui lui était con-
“ fiée. Après quoi il retourna à cette
“ gloire du père, qu’il partageoit avant
“ la création du monde.

“ Ici la divinité de Jésus Christ se
“ présente à nous, et surement per-
“ sonne n’y croit plus que nous. Mais
“ toutes choses qui se rapportent à
“ l’être divin, sans être clairement ré-
“ vélées, nous les reconnoissons comme
“ au delà de la compréhension de
“ l’homme, nous évitons d’y arrêter
“ nos pensées, et nous nous conform-
“ ons aux paroles des saintes écritures.

“ Nous croyons que l’évangéliste
“ signifioit le Christ et sa divinité, en
“ disant ; † ‘ La parole étoit au com-
“ mencement, la parole étoit avec Dieu,
“ et cette parole étoit Dieu, toutes

* Jean, ch. i. v. 14.

† Jean, ch. i. v. 1 à 4.

“ choses ont été faites par elle ; et rien
“ de ce qui a été fait, n’a été fait sans
“ elle. C’est en elle qu’étoit la vie, et
“ la vie étoit la lumière des hommes.’
“ * ‘ Et la parole a été faite chair et a
“ habité parmi nous.’

“ Nous voyons clairement par ces
“ paroles la divinité et la nature hu-
“ maine du Christ ; et depuis que nous
“ sommes un corps religieux, nous
“ avons toujours porté témoignage de
“ cette doctrine de l’évangile.

“ Nous croyons aussi dans la di-
“ vinité du saint esprit, qui dans l’écrit-
“ ture est souvent uni au père et au
“ fils. Dans divers passages de l’écrit-
“ ture, † nous voyons l’influence du
“ saint esprit dans l’instruction et le
“ salut des hommes. Cette croyance
“ dans la divinité du père, du fils, et

* Jean, ch. i. v. 14.

† Voyez, Matthieu, ch. xxviii. v. 19. Jean, ch. xv. v. 26.
Actes, ch. xxviii. v. 25, Hébreux, ch. ix. v. 14.

“ du saint esprit, persuada quelques
“ uns des docteurs de l’église Chrétienne,
“ environ trois cents ans après
“ J. C. a donner le nom de *trinité* à
“ cette doctrine. Nous nous servons
“ rarement de cette expression, trou-
“ vant que sa signification ou défini-
“ tion est par delà nos pouvoirs. Si
“ nous considérons que nous mêmes
“ sommes formés d’un assemblage de
“ corps, d’âme, et d’esprit, et que nous
“ ne pouvons pas comprendre notre
“ nature, comment donc arriverions
“ nous à la connoissance de la nature
“ divine.

“ Après avoir exprimé notre opinion
“ sur ce qu’on nomme trinité, il nous
“ semble nécessaire de faire connoître
“ nos sentimens sur la doctrine de la
“ grâce et de la justification, qui est
“ si différemment entendue ; quelques
“ uns l’attribuant à la foi, et d’autres
“ principalement aux œuvres.

“ En tant que la rémission des
“ péchés, et un pouvoir d’obtenir le
“ salut, font parties de la justification,
“ nous l’attribuons au sacrifice de
“ Christ : * “ C’est en lui que nous
“ avons la rédemption par son sang,
“ savoir la rémission des péchés, selon
“ les richesses de sa grâce.” Mais
“ quand nous considérons la justifi-
“ cation comme un état de faveur
“ divine, nous ne l’attribuons pas seu-
“ lement à la foi ou aux œuvres, mais
“ à la sanctifiante opération de l’esprit
“ de Christ, seule source de la foi et
“ des œuvres ; et par laquelle opération
“ nous pouvons arriver à connoître
“ que † “ C’est ce même esprit qui rend
“ témoignage à notre esprit que nous
“ sommes enfans de Dieu.”

“ En attribuant notre justification,
“ par la grâce de Dieu en Jésus Christ,
“ à l’opération du saint esprit, qui sanc-

* Ephésiens, ch. i. v. 7.

† Romains, ch. viii. v. 16.

“ tifie le cœur et produit l’œuvre de
“ régénération, nous nous appuyons du
“ témoignage de l’apôtre Paul, qui
“ dit : * “ Il nous a sauvés ; non à
“ cause des œuvres de justice que
“ nous eussions faites, mais selon sa
“ miséricorde, par le baptême de la
“ régénération, et par le renouvelle-
“ ment du saint esprit.” Le même a-
“ pôtre s’exprime encore ainsi : † “ Mais
“ vous avez été lavés ; mais vous avez
“ été sanctifiés ; mais vous avez été
“ justifiés, au nom du Seigneur Jésus
“ et par l’esprit de notre Dieu.”

“ En envisageant ainsi la doctrine
“ de la justification, nous pensons
“ que nous accordons les opinions
“ différentes, en apparence, des apô-
“ tres Paul et Jacques. Aucun d’eux
“ ne dit, que la foi seule, ou les œuvres
“ seules, peuvent être la cause de
“ notre justification ; mais comme l’un

* Titus, ch. iii. v. 5. † Iere. aux Corinthiens, ch. vi. v. 11.

“ affirme la nécessité de la foi, et l’autre
“ celle des œuvres, pour effectuer ce
“ grand objet. une preuve claire et
“ évidente est offerte, que la foi et les
“ œuvres, contribuent à notre justifi-
“ cation, et que la foi sans les œuvres,
“ et les œuvres sans la foi sont mortes.

“ La doctrine de la résurrection des
“ morts, est une partie trop importante
“ de la religion chrétienne pour qu’il
“ ne soit pas à propos d’en parler.
“ En expliquant notre croyance sur
“ cette doctrine, nous renvoyons au
“ quinzième chapitre de la première
“ épître aux Corinthiens. Dans ce
“ chapitre, la résurrection des corps est
“ clairement avancée, quoique ce ne
“ soit pas la résurrection des mêmes
“ corps qui meurent. * “ Il y a aussi
“ des corps célestes, et des corps
“ terrestres ; mais autre est l’éclat des
“ corps célestes, et autre celui des
“ terrestres—Il en sera aussi de même

* Iere. aux Corinthiens, ch. xv. 40, 42, 44, 50.

“ à la résurrection : le corps est semé
“ corruptible, il ressuscitera incorrupt-
“ ible ; il y a un corps animal, et il y
“ a un corps spirituel. Voici donc
“ ce que je dis mes frères : c’est que le
“ sang et la chair ne peuvent posséder
“ le royaume de Dieu, et que la cor-
“ ruption ne possédera point l’incor-
“ ruptibilité.”

“ Nous reposons notre croyance dans
“ ce “ mystère,” sans chercher à dé-
“ couvrir ce qui est au delà de la
“ révélation ; nous rappelant que les
“ choses cachées* sont pour l’éternel
“ notre Dieu ; mais que les choses
“ révélées, sont pour nous et pour nos
“ enfans à jamais.”

“ Beaucoup d’argumens peuvent
“ être avancés en faveur de la religion
“ chrétienne, mais c’est surtout la
“ pureté de sa morale qui prouve sa
“ divine origine.

* Deuteronomie, ch. xxix. v. 29.

“ Une juste distinction de principes,
“ aussi bien que d’hommes, est établie
“ par notre Sauveur : il dit, * “ Vous
“ les connoîtrez à leurs fruits.” C’est
“ par la conduite que nous pouvons
“ juger de la rectitude des principes,
“ plutôt que par les actions isolées
“ des hommes, qui peuvent professer
“ ces principes, mais qui souvent les
“ abandonnent par foiblesse. Main-
“ tenant pour appliquer cette distinc-
“ tion à Christ et à sa religion, écoutons
“ d’abord ce chant divin par lequel
“ sa naissance fut annoncée au monde ;
“ † Gloire soit à Dieu au plus haut des
“ cieux ; paix sur la terre ; bonne
“ volonté envers les hommes. Puis
“ considérons comme ses préceptes
“ et son exemple correspondoient en-
“ semble. Lisons son sermon sur la
“ montagne ; voyons-le assailli et par
“ les tentations et par les maux qu’il
“ souffroit pour nous. Avec quelle

* Matthieu, ch. vii, v. 20. † Luc. Ch. II, v. 14.

“fermeté il censuroit les vices et
“l’hypocrisie des Juifs! avec quelle
“patience il supportoit leurs insultes
“et leurs persécutions! et bien vraie
“étoit cette prédiction; * “Il a été
“mené à la boucherie comme un
“agneau, et comme une brebis muette
“devant celui qui la tond, il n’a point
“ouvert sa bouche.” Et quand ce
“peuple eût exercé sur lui toute sa
“malice, en retour de tant d’injures, il
“s’écrioit; † “O père! pardonne leur,
“car ils ne savent ce qu’ils font.”

“Mais l’exemple du seigneur fut
“aussi suivi, et nous voyons le martyr
“Etienne remplissant ce devoir si
“difficile de la conduite humaine, le
“pardon des injures; victime de la
“cruauté de ce même peuple et prêt
“d’expirer, il prioit et disoit: ‡ “Seig-
“neur ne leur impute point ce péché!”

“Quelle autre religion enseigneroit

* Isaie ch. liii. 8, 7. † Luc. ch. xiiii. 8, 34. ‡ Actes, vii. v. 60.

“ une telle morale ! non seulement
“ pardonner les injures, mais encore
“ prier pour ceux qui persécutent.
“ Doctrine, qui seule place le chris-
“ tianisme au dessus de toutes les
“ autres religions du monde.

“ Le vrai christianisme est plus
“ adapté au cœur qu'à la tête : il n'est
“ pas tant un système de doctrines,
“ que le pouvoir de Dieu dans le salut.
“ Néanmoins il renferme nécessaire-
“ ment des doctrines ; mais alors il
“ requiert l'accord de l'esprit avec la
“ lettre ; de la foi et des œuvres. Cette
“ union qui se manifeste dans les
“ sentimens et dans les actions, con-
“ stitue le vrai chrétien.”

Les amis ne croient pas à la doctrine des élus et des réprouvés ; et sans nier les textes dont elle est tirée, il les combattent comme ayant été mal interprétés. Car, si Dieu avoit de toute éternité, prédestiné quelques uns à un

bonheur éternel, et voué d'autres à une misère éternelle, la mission de Jésus Christ sur la terre seroit inutile et sa médiation sans effets.

Pendant tout son ministère, Jésus n'a jamais dit une parole qui put faire penser que cette doctrine des élus et des réprouvés, fut une partie du symbole qu'il vouloit établir parmi les hommes; sa doctrine étoit toute d'amour et de miséricorde; il montrait la puissance et l'efficacité du repentir, et déclaroit qu'il y avoit plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui s'amende, que pour quatrevingt-dix neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.

D'après la parabole du semeur, que les amis considèrent se rapporter entièrement à la parole ou à l'esprit. Il paroît que tous les individus, sans aucune exception, étoient également *visités* pour leur salut; que d'eux

seuls provenaient les obstacles à ce salut, quand ils se laissoient vaincre par les tentations du monde. Enfin, les amis croient, que cette doctrine des élus et des réprouvés est contraire à la morale de Jésus Christ, et même aux doctrines des apôtres et des évangélistes, et surtout à celle de St. Paul dont elle est cependant tirée. Mais loin de vouloir faire penser que cet apôtre puisse être en contradiction avec lui-même, les amis attribuent aux controverses seules, (qui égarent bien souvent,) les erreurs qu'ils croient devoir combattre. L'apôtre Paul, qui est considéré comme faisant entendre que Dieu prédestinoit quelques hommes au salut éternel, et d'autres à une misère éternelle, dit cependant * " que
" Dieu fit naître d'un seul sang tout le
" genre humain, pour habiter sur toute
" l'étendue de la terre ;" et † " qu'il

* Actes, ch. xviii. v. 26.

† Collossiens, ch. iii. v. 11.

“ n’y a ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni
“ incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni
“ esclave, ni libre ; mais Jésus Christ
“ est toutes choses *en tous*.” St. Paul,
“ en s’adressant à Timothée, lui re-
“ commande *de faire des supplications,
“ des prières, et des actions de graces
“ pour *tous* les hommes.” Recommen-
dation qu’il n’eût point fait, pensent
les amis, s’il n’avoit pas cru que tous
les hommes pussent être sauvés. “ Car
“ cela est bon et agréable à Dieu notre
“ sauveur, qui veut que *tous* les
“ hommes soient *sauvés*, et qu’ils par-
“ viennent à la connoissance de la
“ vérité ; car il y a un seul médiateur
“ entre Dieu et les hommes ; Jésus
“ Christ homme, qui s’est donné lui
“ même en rançon pour *tous* les
“ hommes.” St. Paul dit encore † “ Que
“ Jésus Christ a souffert la mort pour

* Iere. à Timothée, ch. 11. v. 1, 2, 3, 4, 5, 6.

† Hébreux, ch. 11. 8. 9.

“ *tous.*” Et, “ que la grâce de Dieu
“ salulaire à *tous* les hommes a été
“ manifestée.” Ainsi donc si cette
grâce a été manifestée à *tous*, *tous*
l’ont reçue, et si l’objet de cette mani-
festation est le salut, c’est uniquement
la faute des hommes s’ils n’y parvien-
nent pas.

Si la doctrine des élus et des ré-
prouvés étoit vraie, les recomman-
dations de Jésus Christ et de ses
apôtres, et particulièrement celles de
St. Paul, ne pourroient être d’aucune
utilité, et n’auroient jamais du être
données. A quoi serviroit la prière,
si les hommes sont condamnés d’-
avance ? pourquoi le repentir, s’il n’y
a rien à espérer ? la miséricorde de
Dieu fait partie de l’éternité. Les amis
considèrent cette doctrine des élus et
des réprouvés comme pernicieuse ; elle
attribue à l’être suprême une malveil-
lance, une malice, qui ne se trouve-

roient pas dans la plus méchante des créatures. Elle représente Dieu comme un cruel oppresseur, qu jouit de la misère et qui n'a crée que pour détruire ; peut on accuser ainsi, disent les amis, celui que St. Jean, définit " être tout " amour."

Les amis pensent, que l'interprétation qu'ils font, des passages de l'écriture qui ont rapport à la doctrine des élus et des réprouvés, est plus conforme à la justice et à la bonté de Dieu.

Ces passages de l'écriture, disent-ils, peuvent être considérés comme renfermant un sens public et particulier. Public, parcequ'ils se rapportent à tous les hommes ; particulier, parcequ'ils se rapportent aux Juifs à qui l'apôtre s'adressoit.

Les amis, en examinant la doctrine dans le sens public, pensent que ces mots, " appelés," " prédestinés," et " élus," doivent s'entendre dans le

même sens qu'ils sont usités dans l'écriture. Ils croient que le but du tout-puissant, depuis le commencement, a été de faire concourir les individus et les nations, par leur utilité, à la fin qu'il s'est proposé dans la création du monde ; c'est pourquoi il a donné aux hommes son saint esprit en mesures différentes ; et en proportion que les hommes ont usé de ce don, ils ont été plus ou moins utiles à l'humanité. Ainsi ces mots : “ Appelés, élus,” “ prédestinés,” semblent aux amis, devoir s'appliquer à ceux que Dieu avoit choisis pour conduire et pour enseigner son peuple ; Moïse, Aaron, Abraham, les évangélistes, les prophètes, les apôtres, furent “ appelés,” et enfin les “ élus” sont ceux qui sont le plus utiles à l'humanité, par leurs services spirituels.

Il y eût beaucoup “ d'appelés,” au temps de l'apôtre Paul, à en juger par

ces paroles : **“ L’esprit est donné à
“ chacun pour l’utilité commune ; à
“ l’un fut donné le don des miracles ;
“ un autre la prophétie ; un autre le
“ discernement des esprits ; un autre
“ la diversité des langues ; et un autre
“ le pouvoir de les interpréter. Mais
“ c’est un seul et même esprit qui
“ opère toutes ces choses, les distribu-
“ ant à chacun en particulier comme
“ il lui plaît.”*

Ce qui signifie que de certaines personnes étoient “élues” par l’esprit au temps de l’apôtre, pour remplir des offices particuliers, et aider à la perfection de son église.

Les Amis croient que ces expressions “appelés, élus, prédestinés,” se rapportent à la mission de ces hommes choisis, pour être utiles à l’humanité, plutôt qu’à leur salut par-

* 1ere aux Corinthiens, ch. xii. v. 10. 11.

ticulier. Car, si les hommes étoient prédestinés de toute éternité pour leur salut, ils n'anroient pas le pouvoir de nuire à ce salut par leur conduite. Cependant, nous voyons que les Israélites qui étoient le peuple “choisi,” desobeïrent aux commandemens de Dieu ; ils étoient devenus si méchans au temps de Malachi,* que Dieu ne vouloit recevoir aucune offrande de leurs mains. Et au temps des apôtres il est dit ; † “ Que leur temps étoit “ passé, nonobstant leur élection, à “ cause de leur manque de justice et “ de foi, et que les Gentils étoient “ *choisis* à leur place.”

Il est dit dans le nouveau testament que Jésus Christ a appelé ou choisi ses disciples. Cette élection cependant, ne garantit pas Judas du péché. •

Enfin, les Amis pensent que Dieu peut certainement disposer de ses dons

* Malachi, ch. i. v. 10. † Romains, ch. ix. v. 30, 31, 32.

spirituels comme il lui plait, et qu'il accorde son esprit en " différentes mesures ;" mais que pour cela, il n'exclut aucun du salut, qui est le droit de vie. Ils croient que cette élection ne rend pas les hommes invulnérables au péché, et qu'il n'est qu'un moyen de conserver la divine faveur de Dieu, c'est à dire, en menant une vie Chrétienne.

Elle est belle cette doctrine des Amis, que les élus ou les appelés, ne le sont pas pour leur bien-être individuel, mais pour le salut de leurs frères : elle est digne du Dieu-père qui n'a fait un choix parmi ses enfans, que pour que quelques uns travaillassent au bonheur de tous ; les prophètes, les apôtres, semblent les députés de Dieu chargés de répandre ses bienfaits.

Les Amis rejettent le batême et la communion *extérieurs*.

Par le batême extérieur, ils entendent l'eau du batême.

Il est fait mention de deux batêmes dans les écritures. Le batême de Jean, et celui de Christ.

Le batême de Jean administré avec l'eau, étoit une ordonnance des Juifs ; il étoit employé comme purification *extérieure*, on ne pouvoit remplir aucune fonction sacerdotale avant de l'avoir reçu ; c'étoit un emblème de la purification du cœur. Les Gentils qui se convertissoient recevoient aussi le batême, et la circoncision. C'étoient les premiers actes religieux qu'ils remplissoient.

Jésus reçut le batême de Jean “ pour “ accomplir toute justice.” Par l'accomplissement de la justice, est signifiée, l'accomplissement des ordonnances de la loi, ou des usages établis par la dispensation de Moïse. Déjà Jésus s'étoit soumis à la circoncision, comme faisant partie de la loi Juive, et ainsi, il reçut le batême de Jean

avant de commencer son ministère, ou avant de devenir le grand prêtre de la dispensation chrétienne.

Mais quoique J. C. reçut le batême de Jean, afin qu'il put accomplir toute justice, d'autres le reçurent comme le batême de repentance, afin qu'ils pussent entrer dans le royaume qui s'avançoit. Ce batême n'étoit pas suffisant pour entrer dans l'église chrétienne ; car les apôtres rebatisoient quelquefois ceux qui avoient été batisés par Jean. Ceux qui avoient été batisés par Jean, ne professoient pas la foi en Christ ; car Jean, aussi bien que sa doctrine, appartenoit à l'ancien testament. Il n'étoit pas ministre de la nouvelle dispensation, mais le dernier prophète de la loi. Jésus dit, “ quoique Jean “ Baptiste soit le plus grand des prophètes, cependant le dernier dans le “ royaume des cieux est plus grand “ que lui.” Jamais Jean n'entendit

prêcher l'évangile. Ce ne fut qu'après son emprisonnement par les ordres d'Hérode, que J. C. commença son ministère. Jean, pour ainsi dire, étoit à Jésus, ce que Moïse avoit été à Josué. Moïse, quoi-qu'il conduisit les Israélites à la terre promise et qu'il lui fut permis de la voir depuis le mont Nebo, n'y entra cependant jamais, mais fut succédé par Josué, dont le nom, ainsi que celui de Jésus, signifie Sauveur. Pour Jean, Christ étoit la terre promise, il le vit une seule fois, mais pendant sa vie il ne lui fut pas permis d'entrer dans son royaume.

Le second batême, mentionné dans les écritures est celui de Christ, qui peut être appelé le batême de l'évangile ; tandis que le batême de Jean, étoit le batême de la loi.

Le batême de Jean est entièrement différent de celui de Christ. Jean lui

même dit : * “ Pour moi je vous ba-
“ tise d’eau, pour vous porter à la
“ repentance ; mais celui qui vient
“ après moi est plus puissant que
“ moi, et je ne suis pas digne de por-
“ ter ses souliers ; c’est lui qui vous
“ batisera du saint esprit, et de feu.”
Jean dit encore en parlant de Christ ;
† “ Il faut qu’il croisse, et que je dimi-
“ nue.”

‡ “ D’après ces expressions aussi
“ bien que de beaucoup d’autres, nous
“ sommes conduits à croire, que le
“ batême de Jean est différent de celui
“ de Christ. Il en diffère en nature et
“ en essence ; car le batême de Jean
“ s’administrait avec l’eau, et celui de
“ Christ s’opéroit par le saint esprit.
“ Nous croyons que le seul batême
“ nécessaire à l’église de Christ est

* Matthieu, ch. iii. v. 11. † Jean, ch. iii. v. 30.

‡ Tout ce qui est dit touchant le batême et la communion
est traduit d’Henry Tuke. *Principles of Religion.*

“ celui de l'esprit, qui d'après le lan-
“ gage parabolique, ‘ purifioit le cœur,’
“ et qui comme l'apôtre Pierre l'en-
“ seigne, * ‘ Ne consistoit pas seule-
“ ment à nettoyer les ordures du corps,
“ mais procuroit la réponse d'une
“ bonne conscience devant Dieu, par
“ la résurrection de Jésus Christ.’ ”

“ L'usage de l'eau du batême, nous
“ semble même proscrite par ces pa-
“ roles de Notre Sauveur, quand il
“ s'adresse à ses disciples après sa
“ résurrection. † ‘ Allez donc,’ dit-il,
“ et instruisez toutes les nations ; les
“ batisant au nom du père, du fils, et
“ du saint esprit,’ &c. &c. Comme
“ nous différons beaucoup des autres
“ Chrétiens dans l'explication que nous
“ faisons de ce passage, il est néces-
“ saire de définir toute notre pensée.

“ Il est à regretter que les Chré-

* 1ere Ep. Pierre, ch. iii. v. 21.

† Matthieu, ch. xxviii. v. 19.

“ tiens, ayent pris l’habitude d’unir
“ ensemble le batême et l’eau, et
“ qu’ainsi ils semblent oublier qu’il y
“ a un batême spirituel. Dans plu-
“ sieurs endroits de l’écriture, les mots
“ batiser et batême sont employés
“ dans un sens figuré et évidemment
“ il n’y est fait aucune allusion à l’eau ;
“ et particulièrement quand ces ex-
“ pressions sont employées par Notre
“ Seigneur ; à moins toutefois qu’il ne
“ puisse être prouvé que l’usage de
“ l’eau du batême est sous entendu,
“ dans les paroles de Matthieu, ch.
“ xxviii. ver. 19. Mais c’est ce que
“ nous ne pensons pas.

“ Par cette expression, ‘ les bati-
“ sant au nom du père,’ &c. &c. nous
“ comprenons qu’est signifiée, l’intro-
“ duction où l’initiation des croyans à
“ la connoissance spirituelle de Dieu ;
“ que cette introduction a lieu par les
“ influences du saint esprit, et que les

“ apôtres étoient comme les instru-
“ mens du pouvoir supérieur, et pré-
“ paroient les hommes par leurs in-
“ structions, à ressentir les effets de la
“ purification intérieure.

“ C’est surtout ces paroles de l’a-
“ pâtre Paul, qui nous semblent ap-
“ puyer notre opinion : il dit, ‘ * Nous
“ avons tous été baptisés par un même
“ *esprit*, pour n’être qu’un seul corps ;
“ et nous avons tous été *abreuvés* d’un
“ même *esprit*. ”

“ On peut nous alléguer que les
“ apôtres comprenoient les paroles de
“ ‡ Matthieu, comme s’appliquant à
“ l’eau du batême et qu’ils agissoient
“ d’après cette croyance.

“ Il est bien reconnu que les apôtres
“ faisoient usage de l’eau du batême ;
“ mais que ce fut en conséquence des
“ paroles de Matthieu, ceci n’est pas

* 1ere Corinthiens, ch. xii. v. 13.

‡ Matthieu, ch. xxviii. v. 19.

“ aisé à prouver. Mais même en le
“ supposant, nous savons que les apô-
“ tres étoient ‘ lents de cœur à eroire,’
“ et qu’il leur étoit bien difficile d’a-
“ bandonner la loi de Moïse et de
“ suivre les préceptes de la nouvelle
“ dispensation ; témoin la peine qu’ils
“ avoient à eroire, ‘ Que Dieu a aussi
“ donné, même aux gentils, la repent-
“ auee afin qu’ils aient la vie ! ’ ”

“ Ce ne fut que graduellement qu’ils
“ renoncèrent aux eérémonies qui ap-
“ partenoient à l’aneienne loi. Cepen-
“ dant l’apôtre Paul fut plutôt initié à
“ la spiritualité de la dispensation de
“ l’évangile, et nous pensons qu’il est
“ bien elair d’après ce qu’il dit, qu’il
“ ne comprenoit pas les paroles de
“ Notre Seigneur, Matthieu, ch. xxviii.
“ v. 19. eomme enjoignant la pratique
“ de l’eau du batême ; ear il remer-

* Actes, ch. xi. v. 18.

“ cioit Dieu, ‘ * de ce qu’il n’avoit
“ batisé que peu de monde, tandis
“ qu’il en avoit converti un grand
“ nombre à la foi Chrétienne.’ ‘ † Car,
“ Christ,’ dit-il, ‘ ne m’a pas envoyé
“ pour baptiser, mais pour annoncer
“ l’évangile.”

“ L’apôtre surement a pu user de
“ l’eau du batême quelquefois, comme
“ une manière d’introduire les con-
“ vertis dans l’église Chrétienne, mais
“ il est bien évident qu’il ne considé-
“ roit pas cette cérémonie de l’eau du
“ batême comme faisant partie de sa
“ mission, et ainsi comme n’étant pas
“ essentielle à la religion Chrétienne,
“ ni au salut de l’âme ; car, s’il l’avoit
“ considérée comme nécessaire à ces
“ importans objets, il seroit difficile
“ de concevoir comment il pouvoit
“ dire, ‘ ‡ Je rends grâce à Dieu de ce

* 1ere Ep. de Paul aux Corinthiens, ch. 1. v. 14.

† 1ere aux Corinthiens, ch. i. v. 17. ‡ Id. v. 14.

“ que je n’ai batisé aucun de vous,
“ &c. &c.

“ Nous voyons Pierre, lui même,
“ qui tenoit beaucoup aux anciennes
“ coutumes Juives, désigner le ba-
“ tême qui ‘ ne nous sauve pas,’ de
“ cette manière; ‘ * Non pas celui
“ qui nettoye les ordures du corps,
“ mais la réponse d’une bonne con-
“ science devant Dieu.’ Certes ces
“ paroles ne peuvent être appliquées
“ au batême, tel qu’il étoit alors ad-
“ ministré par immersion, et dont nous
“ pouvons dire comme, ‘ de ces di-
“ verses ablutions, qui ne consistoient
“ qu’en des viandes et des breuvages,
“ qui ne pouvoient pas purifier la con-
“ science.’

“ Il a souvent été dit, que le ba-
“ tême avoit été établi dans l’église
“ Chrétienne pour remplacer la cir-
“ concision. Je demande de quelle

* 1ere Ep. de Pierre, ch. iii. v. 21.

“ partie du nouveau testament est
“ produite la preuve de cette substi-
“ tution ? Est-il à supposer que si
“ Jésus Christ ou ses apôtres, avoient
“ considéré le batême sous ce point de
“ vue, ils n’enssent donné aucune in-
“ struction à ce sujet. Je crois qu’au-
“ cun passage, aucun texte de l’écri-
“ ture, n’appuyent cette opinion ; tan-
“ dis qu’il y a des argumens très forts
“ à y opposer. Argumens tirés des
“ épîtres de l’apôtre Paul. Il parle
“ fréquemment de la circoncision
“ comme n’étant plus d’une obliga-
“ tion religieuse, et il ne fait mention
“ d’aucune cérémonie remplaçante ;
“ le seul substitut qu’il reconnoisse
“ efficace, c’est, ‘ * La foi qui agit par
“ la charité.’

“ Tout ce qui a été dit touchant le
“ batême, s’applique à cette cérémonie
“ telle qu’elle étoit administrée primi-

* Galates, ch. v. v. 6.

“ tivement par immersion ; et telle que
“ nous concevons qu’elle étoit d’une
“ obligation religieuse. Mais c’est une
“ étrange bizarerie que les plus zélés
“ partisans du batême, et ceux qui nous
“ attaquent le plus pour ne pas nous
“ soumettre à cette cérémonie, soient
“ précisément ceux qui ont aussi aban-
“ donné l’usage du batême tel qu’il a
“ été enseigné dans l’origine ; car à
“ l’immersion ils ont substitué l’asper-
“ sion d’un peu d’eau jettée sur le vi-
“ sage de la personne prétendue ba-
“ tisée, et cette cérémonie s’applique
“ plutôt aux enfans qu’aux adultes.
“ Je pense que cette aspersion des
“ enfans est un usage dont on ne
“ trouve aucun précepte dans les
“ saintes écritures. Et vraiment il est
“ singulier, pour ne pas dire plus,
“ d’être censurés par ceux qui ont
“ imaginé un batême *de fantaisie*, si
“ je puis m’exprimer ainsi ; c’est une

“ inconséquence qui n'est pas permise
“ quand il s'agit d'intérêts religieux.

“ Surement la cérémonie du ba-
“ tême est très innocente pour ceux
“ qui la considèrent comme un devoir
“ religieux ; mais cependant quelques
“ uns des circonstances qui accom-
“ pagnent son administration (au moins
“ dans l'église Anglicane) nous semb-
“ lent dangereuses.

“ Par exemple, après que l'enfant a
“ été batisé, le prêtre dit : ‘ Nous te
“ rendons des actions de grâces, père
“ tout-puissant, de ce qu'il t'a plu de
“ régénérer cet enfant avec ton saint
“ esprit ; de l'adopter et de l'incor-
“ porer dans ta sainte église.’ Ce dis-
“ cours est purement d'invention hu-
“ maine, et n'est justifié par aucune
“ révélation. S'il est sérieusement
“ considéré et cru, par ceux qui ont
“ reçu le batême, quand ils sont arrivés
“ à l'âge de raison, il peut leur donner

“ une idée très fausse de leur situation.
“ L’engagement que prennent les par-
“ rains et marraines nous semble aussi
“ dangereux, en ce qu’il est souvent
“ aussi légèrement violé qu’il est con-
“ tracté, et cependant c’est à Dieu
“ qu’on a promis. Enfin nous pensons
“ avoir des raisons assez bonnes pour
“ croire que le batême n’est pas une
“ partie essentielle du Christianisme,
“ et que ses abus excèdent son uti-
“ lité.

“ Loin de nous cependant, la pensée
“ que l’abus d’une chose en elle même
“ bonne et utile, soit une raison suffi-
“ sante pour la faire rejeter ; ce n’est
“ point là que reposent nos argumens.
“ C’est maintenant aux lecteurs à con-
“ sidérer si le batême est nécessaire au
“ Christianisme, ou s’il ne peut pas
“ être regardé comme une de ces
“ ‘ * diverses ablutions ’ qui firent

* Hébreux, ch. ix. v. 10.

“ seulement temporellement imposées,
“ et qui devoient cesser graduellement.
“ * Christ, le souverain sacrificateur
“ des biens à venir, est entré une seule
“ fois dans le lieu très saint ; nous ay-
“ ant obtenu une rédemption éter-
“ nelle, ainsi, † il a effacé l’obliga-
“ tion qui étoit contre nous, et nous
“ étoit contraire, et il l’a entièrement
“ annullée en l’attachant à la croix.’

“ Après ce qui a été dit des céré-
“ monies religieuses, et du batême en
“ particulier, il n’est pas nécessaire
“ d’ajouter beaucoup sur ce qu’on
“ nomme la communion. Nous ad-
“ mettons que cette cérémonie étoit
“ en usage dans l’église primitive, et
“ qu’elle doit son origine au dernier
“ repas que fit notre Seigneur avec ses
“ disciples, mais nous ne pouvons con-
“ cevoir que de cette circonstance par-
“ ticulière se suive une obligation

* Hébreux, ch. ix. v. 11. 12. † Colossiens, ch. ii. v. 14.

“ générale à tous les Chrétiens d’ob-
“ server cette cérémonie. Elle étoit
“ comme le batême dérivée d’une cou-
“ tume Juive ; * et quand l’ancienne
“ dispensation vint à être remplacée
“ par celle de l’évangile, il paroît
“ comme déjà je l’ai observé, que ce
“ changement fut graduel et que la
“ première dispensation ne fut pas a-
“ bandonnée toute-a-coup. Ainsi-quoi,
“ qu’admettant toutes les circonstances
“ relatives à la communion, nous ne
“ pouvons cependant croire qu’une re-
“ commandation de Christ à ses plus
“ intimes amis et disciples, constitue
“ une obligation qui doive porter sur
“ tous les Chrétiens. Nous pensons que
“ le desir exprimé par notre Seigneur,
“ que ses disciples boivent de cette
“ coupe en mémoire de lui, n’est pas

* Voyez Exode, ch. xii. v. 1 à 28. Nombres, ch. ix. v. 1 25.

Deuteronomie, ch. xvi.

“ suffisant pour justifier l’usage qui en
“ est résulté.*

“ La cérémonie du lavement des
“ pieds étoit fortement recommandée
“ par notre Seigneur, et devoit donc
“ être aussi d’une obligation religieuse.
“ On peut se rapeller que Jésus Christ
“ après avoir lavé les pieds de ses dis-
“ ciples leur dit : ‘ † Savez vous ce
“ que je vous ai fait ? vous m’appellez
“ maitre et Seigneur ; et vous dites
“ vrai car je le suis. Si donc je vous
“ ai lavé les pieds, moi qui suis le Seig-
“ neur et le maitre, vous devez aussi
“ vous laver les pieds les uns aux au-
“ tres. Car je vous ai donné un ex-

* Les Catholiques ne communient pas sous les deux espèces du pain et du vin ; l’hostie consacrée (substituée au pain) est seule donnée aux laïques ; ce ne sont que les prêtres qui font usage du vin et de l’hostie ; cette alteration est purement l’ouvrage des hommes. Et certes oser changer ce qu’on pense être une institution de Christ est plus irréligieux, que ne pas adopter ce qu’on ne croit pas positivement enseigné.

* Jean, ch. xiii. v. 12 à 15.

“ ample afin que vous fassiez comme
“ je vous ai fait.’

“ * Peut-on citer des paroles aussi
“ claires et aussi positives touchant le
“ batême et la communion? Néan-
“ moins les protestans ont renoncé au
“ lavement des pieds, pensant comme
“ nous, par rapport aux autres céré-
“ monies, quelles étoient locales et
“ temporelles. Et certes si une église,
“ ou une congregation de Chrétiens,
“ peut dans un cas se dispenser de
“ telle ou telle cérémonie, chacun a le
“ même droit.

“ Le lavement des pieds étoit une
“ œuvre d’humilité, comme la commu-
“ nion étoit une œuvre d’amour. Mais
“ qu’importent ces signes extérieurs,
“ si le cœur n’est pas d’accord avec
“ les actions ; et si le cœur est pénétré

* Les Catholiques plus conséquens que les Protestans continuent d’observer la cérémonie du lavement des pieds.

“ que peuvent ajouter les signes ex-
“ térieurs.

“ Nous pensons que l'usage de ces
“ cérémonies est dangereux, parce-
“ qu'il place toujours un intermédiaire
“ entre Dieu et l'homme, et que la
“ pensée n'arrive plus directement ;
“ l'esprit de l'homme est fixé sur des
“ formes inutiles, et n'aspire plus aux
“ pratiques d'un pur christianisme.

“ L'importance attachée à la com-
“ munion justifie nos réflexions, et les
“ abus qu'entraîne cette cérémonie
“ excèdent aussi de beaucoup son uti-
“ lité. Nous ne voulons point douter
“ de la sincérité et de la piété de ceux
“ qui donnent et reçoivent la commu-
“ nion ; cependant nous croyons que la
“ communion réelle de notre Seigneur,
“ n'a pas besoin d'accessoires tels que
“ le pain et le vin, et que la seule
“ manière d'y participer, nous est ré-
“ vélée par ces paroles de Jean le thé-

“ ologien : ‘ * Voici je me tiens à la
“ porte et je frappe : si quelqu’un en-
“ tend ma voix, et m’ouvre la porte,
“ j’entrerais chez lui, et je souperais avec
“ lui, et lui avec moi.’

“ La participation intérieure et spi-
“ rituelle à la communion est celle que
“ nous désirons établir parmi les Chré-
“ tiens ; croyant avec l’apôtre, ‘ ‡ Que
“ le royaume de Dieu ne consiste point
“ dans le boire et le manger ; mais
“ dans la justice, dans la paix, et dans
“ la joie par le saint esprit. Car celui
“ qui sert Jésus Christ de cette ma-
“ nière est agréable à Dieu, et il est
“ approuvé des hommes.’

“ Notre opinion différente de celle
“ des Chrétiens en général touchant
“ le batême et la communion, nous a
“ attiré des censures et des persécu-
“ tions ; on a même été jusqu’à dire,

* Apocalypse, ch. iii. v. 20.

‡ Romains, ch. xiv. v. 17. 18.

“ que nous n’étions pas Chrétiens, et
“ à nous en disputer le nom ; notre
“ abandon des cérémonies ne vient pas
“ d’un manque de foi au christian-
“ isme ; nous ne les pensons pas assez
“ dignes de leur objet, et nous ne pou-
“ vons concilier ces rites extérieurs
“ avec la spiritualité de la dispensation
“ de l’évangile. Nous croyons, ‘ * en
“ Christ Jésus le Sauveur des hommes,
“ nous croyons qu’il nous a lavés de
“ nos péchés par son sang ;’ ‘ † qu’il
“ est notre pâque, qui a été immolé
“ pour nous ;’ ‘ ‡ et qu’il a détruit par
“ sa chair l’inimitié qui étoit la loi
“ des préceptes, laquelle consistoit en
“ des ordonnances ; car c’est par lui
“ que nous avons accès auprès du
“ Père dans un même esprit.’ ”

Maintenant, que nous avons vu les opérations de l’esprit de Dieu, dans

* Apocalypse, ch. i. v. 4, 5.

† 1^{re} Corinthiens, ch. v. v. 7.

‡ Ephesiens, ch. ii. v. 15 et 18.

tout ce qui concerne l'instruction et la rédemption de l'homme (selon l'opinion des Amis). Nous allons considérer la puissance de cet esprit dans ce qui a rapport au service religieux. Car le culte des Amis est dirigé seulement par les influences de l'esprit.

La doctrine des membres de la société des Amis, est que personne ne peut exercer l'office de prêtre ou ministre, si l'esprit de Dieu ne s'est pas manifesté en lui d'une manière claire ; et ainsi, ne l'ait appelé ou choisi. L'esprit, disent les Amis, ne peut se tromper ; il n'appellera que ceux qui sont propres au ministère.

D'après ce principe, les Amis pensent qu'aucun individu ne peut être destiné par les hommes dès l'enfance, à la prêtrise. L'ordination ou l'imposition des mains, ne leur semble pas une cérémonie nécessaire pour constituer un vrai ministre de l'évangile.

Car aucun pouvoir humain ne peut communiquer à l'homme les dons spirituels de Dieu. Ainsi, les Amis ne considèrent pas comme nécessaire l'acquisition des connoissances humaines ; et n'admettent aucune école de théologie. Ils n'ont aucune foi à l'influence des hommes, dans les choses spirituelles ; si l'étude du Grec et du Latin, disent-ils, suffisoient pour bien connoître le christianisme, alors les philosophes Grecs et Romains, auroient donc été les plus Chrétiens des hommes ; mais nous voyons au contraire, qu'ils méprisoient la religion, et étoient presque tous idolâtres.

Les Amis disent, comme St. Paul aux Collossiens ; “ * Prenez garde que
“ personne ne vous séduise par la phi-
“ losophie et par de vaines subtilités,
“ suivant les traditions des hommes et
“ les élémens du monde, et non pas

* Colossiens, ch. ii. v. 8.

“ selon Jésus Christ,” “ * O Timothée,” dit encore le même apôtre, “ garde le dépôt qui t’a été confié, “ fuyant les discours vains et profanes, “ et tout ce qu’oppose une science “ faussement ainsi nommée ; de la “ quelle quelques uns faisant profes- “ sion, se sont détournés de la foi.”

Cette opinion, que les connoissances humaines, ne sùffisent pas pour constituer un prêtre, est très ancienne, quoique Georges Fox l’ait introduit dans sa nouvelle société, sans savoir qu’elle eut jamais existé ; elle se rapporte au dogme répandu dans les premiers temps de l’église, que ce n’étoit que par le moyen de l’esprit de Dieu, qu’on pouvoit connoître les choses spirituelles ; et de là, il étoit facile d’en venir à cette doctrine qu’aucun ne peut enseigner spirituellement, à moins qu’il n’ait été enseigné

* 1ere à Timothée, ch. vi. v. 20, 21.

spirituellement. “ * Comment prêchoient ils,” dit St. Paul,” “ s'ils n'y en a pas qui soient envoyés.”

Mais par qui envoyés ? par les universités, ou par les magistrats ? Non surement ; mais envoyés de Dieu, et par lui seulement.

Ainsi donc les Amis rejettent toute école de théologie, et pensent que pour être vrai ministre de l'église, il faut avoir senti intérieurement les effets de *l'appel* du Seigneur. Pour enseigner les hommes, c'est à l'école de Christ qu'il faut aller ; la pratique doit précéder la théorie. Il faut commencer d'abord à se mortifier, à crucifier la chair avec les affections et les convoitises ; il faut enfin dépouiller “ le vieil homme ” qui est corrompu, et revêtir “ l'homme nouveau ” qui est créé à l'image de Dieu ; et celui-là seul peut être ministre du Seigneur.

* Romains, ch. x. v. 15.

La sainteté de la vie, la pureté, sont les signes extérieurs auxquels on reconnoit l'homme *appellé*. Il est lui-même purifié avant de purifier les autres, et ainsi il est offert comme l'image de la puissance de Dieu. Il discerne la vérité, “ car aux disciples de Christ “ et à ceux qui font sa volonté, il est “ donné de connoître les mystères du “ royaume des cieux.”

Les Juifs étoient surpris en entendant les paroles de Christ, et disoient : “ * Comment cet homme sait-il les “ écritures ne les ayant point apprises ? “ Jésus leur répondit : ma doctrine “ n'est pas de moi même, mais elle est “ de celui qui m'a envoyé. Si quel- “ qu'un veut faire la volonté de Dieu, “ il reconnoitra si ma doctrine est de “ Dieu, ou si je parle de mon chef.”

Les amis pensent, que les hommes *appelés* au ministère par l'influence de

* St. Jean, ch. vii. v. 15, 16, 17.

l'esprit de Dieu, sont plus propres que d'autres à connoître les secrètes inclinations du cœur, à "sonder l'homme." Et il est vrai de dire que les discours d'un ministre ami, sont écoutés avec plus d'attention que ceux des prêtres des autres sectes; conséquence naturelle de la croyance des Amis, que les paroles des ministres sont des inspirations divines.

L'opinion des Amis, que l'esprit de Dieu peut seul qualifier un ministre de l'évangile, les conduit à croire, que les femmes ont le même droit que les hommes au ministère; "Car Dieu a donné son saint esprit à tous;" c'est pourquoi les Amis ne pensent pas pouvoir limiter les opérations du saint esprit, en ne reconnoissant son influence que sur une moitié de l'espèce humaine. D'ailleurs, pouvons nous, disent les Amis, refuser d'accepter la prédication des femmes, si elles se sen-

tent *appellées* par l'esprit, si elles marchent dans une vie nouvelle ; et repousserions nous la parole de Dieu parcequ'elle nous seroit transmise par une femme. L'apôtre St. Paul, il est vrai, dit “ * Que vos femmes se taisent
“ dans les églises ; parcequ'il ne leur
“ est pas permis d'y parler ; et si
“ elles veulent s'instruire sur quelque
“ chose, qu'elles interrogent leurs ma-
“ ris dans la maison.” Mais les Amis pensent, que ces paroles de l'apôtre, n'ont aucun rapport à la prédication. Dans les premiers temps, quand les doctrines de l'évangile étoient nouvelles, et que le peuple étoit impatient de les comprendre, quelques femmes dans la chaleur de leurs sentimens, interrompoient le service religieux en faisant telle question qui se présentoit à elles au sujet de la nouvelle doctrine. C'est à propos de ces questions que

* 1ere Ep. aux Corinthiens, ch. xiv. v. 34, 35.

l'apôtre désire qu'elles soient silencieuses, et quelles réservent leurs réflexions pour un temps plus convenable. Et ceci paroît évident aux Amis, d'après la signification des mots employés par l'apôtre. Car dans la langue Grecque le mot qui est traduit par *parler*, ne signifie pas prêcher, ni prier, mais plutôt *causer*. Et les mots qui suivent immédiatement celui-là, ne se rapportent à aucune instruction religieuse que les femmes désiroient communiquer publiquement, mais plutôt aux instructions qu'elles désiroient recevoir. Et certes, ajoutent les Amis, si l'apôtre avoit voulu signifier ce qu'on a voulu supposer depuis, il eût employé le mot *prophétiser* plutôt que celui *parler*. D'ailleurs dans cette même épître, St. Paul prescrit aux femmes, la manière dont elles doivent prêcher et prophétiser ; ce qui est encore une preuve certaine qu'il n'a

jamais voulu leur interdire le ministère.

Dans le nouveau testament nous voyons que les femmes prêchoient. St. Luc dit, * “ Que des cent vingt
“ personnes qui étoient assemblées
“ au jour de la pentecôte, plusieurs
“ étoient des femmes.” Il est naturel de concevoir qu’elles recevoient le saint esprit dans le but de prêcher ou de prophétiser, aussi bien que les hommes ; car, dit l’apôtre, “ *tous étoient*
“ *remplis du saint esprit.*” Il ajoute en parlant de l’inspiration, que Pierre se leva, et dit que la prophétie de Joël s’accomplissoit ; “ † je répandrai
“ mon esprit sur toute chair, vos
“ fils prophétiseront et vos *filles* aussi ;
“ et dans ces jours là je répandrai
“ mon esprit sur mes *servantes* et
“ *elles* prophétiseront.” D’autres paroles du même apôtre, les Amis con-

* Actes, ch. i. v. 2. † Joël, ch. ii. v. 28, 29.

cluent que les femmes continuèrent à prêcher ; il dit, que * “ Philippe avoit “ quatre *filles* qui prophétisoient.”

Si nous adoptons l'interprétation que St. Paul donne à ce mot *prophétiser*, il signifie exhorter, consoler les hommes, par des paroles produites par l'influence du saint esprit.

Pour appuyer leur opinion au sujet de la prédication des femmes, les Amis citent ces paroles de l'apôtre Paul, qui désignent la manière dont les femmes devoient prêcher : † “ Toute “ femme qui prie ou prophétise, sans “ avoir la tête couverte, deshonne son “ chef.”

St. Paul salue Priscilla, sous le nom de compagne dans le service de Christ, qui est le même titre qu'il donne à Timothée pour marquer son utilité dans l'église. C'est aussi de Priscilla et d'Acquilla, son mari, que St. Luc

* Actes, ch. xxi. v. 9.

† 1^{er} aux Corinthiens, ch. xi. v. 5.

disoit : * “ qu’ils assistèrent Apollos et
“ l’instruisirent plus exactement de la
“ voie de Dieu.”

Dans son épître aux Romains, St. Paul reconnoît aussi d’autres femmes comme lui ayant été utiles dans ses travaux évangéliques. ‡ ‘ Saluez Tryphène et Tryphose,” dit-il, “ qui travaillent pour le Seigneur. Saluez Perside qui m’est très chère, et qui a beaucoup travaillé pour le Seigneur.”

D’après les différens passages cités, et beaucoup d’autres qui pourroient l’être encore, les Amis pensent que le ministère des femmes étoit reçu au temps des apôtres, aussi bien que celui des hommes. Et comme on ne trouve dans le nouveau testament aucune défense contre le ministère des femmes, les Amis ne voyent aucun obstacle à les admettre comme ministres de l’évangile.

* Actes, xviii. v. 24. 26.

‡ Romains, ch. xvi. v. 12.

Dans les assemblées religieuses des Amis, chacun a le droit de prendre la parole, soit pour prêcher ou pour prier ; mais c'est plus généralement les ministres qui parlent, sans cependant qu'il y ait rien de fixé la dessus.

Quand un membre de la société se fait entendre publiquement pour la première fois, les Amis jugent par l'impression qu'ils reçoivent de ses paroles, si elles ont été inspirées par l'esprit de Dieu, ou si seulement elles sont le résultat d'une exaltation passagère.

Le devoir de tout membre de la société, soit ancien, ministre, ou surveillant, est d'encourager le nouveau prédicateur, si sa doctrine leur a paru convenable, et provenir de l'inspiration spirituelle ; mais si au contraire, rien n'annonce une mission divine, on doit l'exhorter, et l'engager à cesser un ministère qui ne s'accorde pas avec

les principes de la société. Si le nouveau prédicateur persévère, et s'il prouve par sa conduite et ses paroles qu'il est vraiment animé du saint esprit, alors après un certain temps, quelques uns des Amis font mention à une des assemblées du mois dont ils sont membres, de leur opinion touchant le nouveau prédicateur ; après avoir entendu cette opinion, l'assemblée, si elle le juge convenable, reconnoît le prédicateur comme ministre, et le recommande à l'assemblée des anciens et des ministres, qui font aussi partie de la même assemblée du mois.

Cette reconnoissance est le seul acte requis, parmi les Amis, pour constituer un ministre.

Le nouveau ministre ne porte aucune marque distinctive, il n'exerce point d'autorité, il n'obtient aucun privilège, et excepté pendant l'exercice de son ministère, il n'est qu'un membre

ordinaire. Il ne reçoit point d'émolumens ; chez les Amis, l'argent n'est pas la récompense des travaux évangéliques ; ils répètent avec Christ, * “ que ce qui a été reçu gratuitement, doit être donné gratuitement.”

Quand les ministres sont ainsi reconnus et approuvés, ils exercent l'office divin qui est la prédication, quand ils s'y sentent immédiatement appelés.

Les ministres, quand ils croyent en avoir reçu la commission spirituelle, font, avec l'approbation de leur assemblée du mois, à laquelle ils communiquent leur intention, ce qui est appelé dans le langage de la société, des *visites de famille*. Ils ne sont pas les envoyés des hommes, mais les missionnaires de Dieu ; ils vont porter les paroles de paix et les paroles de justice ; aucune considération humaine

* Matthieu, ch. x. v. 8.

ne les arrête, ministres de la vérité ils la disent sans crainte.

Quelquefois, et selon les sentimens dont ils sont animés, les ministres étendent leurs visites ; mais alors ils doivent de nouveau consulter l'assemblée du mois, qui juge s'ils doivent suivre leurs desseins.

La sagesse et la raison régulent toujours les actions des Amis, parcequ'ils savent distinguer l'exaltation qui égare, de l'influence spirituelle qui guide et dirige l'homme.

Si l'assemblée du mois approuve les voyages des ministres, elle leur délivre un certificat qui sert à constater cette approbation, et qu'ils présentent dans leurs voyages, aux assemblées où il pourroit leur être demandé.

Non seulement les ministres, comme je viens de le dire, communiquent leur désir de voyages évangéliques à leur assemblée du mois, mais aussi quand

ils veulent aller hors de l'Angleterre, soit même en Irlande ou en Ecosse, ils doivent en consulter aussi l'assemblée de quartier, et celle des ministres et des anciens. Quelques uns d'entre eux visitent l'Europe, mais c'est plus particulièrement vers l'Amérique qu'ils se dirigent; et alors c'est à l'assemblée annuelle qu'ils doivent s'adresser, ou à l'assemblée du matin (*morning meeting*,) qui représente l'assemblée annuelle, et qui se tient à Londres tous les mois.

Tandis que les Amis Anglais s'occupent du salut de leurs frères d'Amérique, les Amis Américains traversent les mers dans le même but, et viennent visiter leurs frères Anglais.

Les femmes prennent part aussi à ces missions évangéliques, * “ Car
“ hommes et femmes ne sont qu'*un* en
“ Christ.”

* Galates, ch. iii. v. 23.

Il n'en est pas des anciens comme des ministres ; ce n'est pas aux paroles qu'on peut les connoître ; leurs actions, leur conduite privée, les fait désigner pour remplir leur emploi spirituel. On s'attache surtout à choisir ceux dont le jugement est le plus droit, afin qu'ils puissent mieux discerner le vrai du faux, et reprendre les Amis qui pourroient se laisser égarer par leur imagination. Cette institution des anciens doit son origine à Georges Fox. De son temps beaucoup de personnes prêchoient sans y être appelées ; et sont décrites par lui " comme étant " entraînées par leur imagination ; " et dans ce cas il recommandoit qu'un ou deux Amis, chargés particulièrement de ce soin, fissent sentir aux Amis ainsi hors de la bonne route, l'abus de leur conduite et les conséquences qu'elle pouvoit avoir, en propageant l'erreur au lieu de la vérité.

L'institution des anciens s'est conservée la même jusqu'à présent. Non plus que les ministres, les anciens n'ont ni privilèges ni autorité.

Les anciens et les ministres s'assemblent une fois tous les mois ; on pourroit appeller ces assemblées des réunions philanthropiques, on s'y occupe uniquement du bien à faire ; les anciens et les ministres s'exhortent les uns les autres, et s'encouragent mutuellement à la piété et à la vertu. Ces assemblées n'ont aucun rapport avec les anciens synodes ou convocations du clergé, dont émanoient souvent des loix, plus politiques que religieuses. Les Amis ne souffriroient pas que leurs ministres s'initiassent dans les affaires publiques, et voulussent y exercer une autorité qui ne s'allieroit pas avec les principes de leur république évangélique.

Dans ces assemblées des questions sont faites relatives à la conduite des ministres et des anciens ; ils doivent y donner leurs réponses écrites aux assemblées de quartier desquelles ils font partie.

Telles sont ces questions :

1° Y a t'il parmi vous quelqu'ami qui voyage dans l'œuvre du ministère, sans être muni de certificat, et sans le consentement de l'assemblée du mois dont il fait partie ?

2° Les ministres et les anciens, assistent-ils régulièrement aux assemblées religieuses et de discipline, et ont-ils soin que leurs familles y assistent aussi ?

3° Y a t-il quelque ministre qui soit tellement occupé d'affaires publiques ou particulières, qu'il néglige ses devoirs spirituels ?

4° Les ministres et les anciens, sont-ils unis entre-eux ; travaillant d'un

commun accord à l'avancement et à la propagation de la vérité ?

5° Les ministres et les anciens, régulent-ils bien leurs maisons ; et font-ils observer dans leurs familles, la simplicité de costume et de langage qui convient aux principes que nous professons ; donnent-ils eux-mêmes le bon exemple ?

6° Les ministres et les anciens, exhortent-ils, avec tendresse et bienveillance, ceux d'entre-eux dont la conduite ne seroit pas ce quelle doit être ?

7° Les avis de l'assemblée annuelle aux ministres et aux anciens, sont-ils lus, au moins une fois l'année, dans vos assemblées de quartier et du mois ?

D'après le principe des Amis, qu'il ne peut y avoir de vrai ministre de l'évangile que ceux qui y sont appelés par l'influence de l'esprit de Dieu, ainsi ils pensent qu'il ne peut y

avoir de vrai service religieux que par l'influence du même esprit.

Ordinairement tout culte religieux consiste en prières, sermons, et cérémonies.

Les Amis croient que la puissance de la prière n'est pas dans les mots qui la composent, mais dans le sentiment qui l'inspire. * “ Et l'esprit nous soulage dans nos foiblesses ; car nous ne savons pas ce que nous devons demander, pour prier comme il faut ; mais l'esprit lui même intercède pour nous, par des soupirs qui ne se peuvent exprimer.”

La prédication est la transmission de la parole de Dieu aux hommes ; mais il ne suffit pas d'un rapport littéral et exact, il faut encore avoir reçu de Dieu le pouvoir de bien comprendre les textes sacrés, avoir été éclairé par l'esprit ; St. Paul dit en parlant de lui

* Romains, ch. viii . 26.

même, * “ Et ma parole et ma prédication n’a point consisté dans des discours pathétiques de la sagesse humaine ; mais dans une démonstration d’esprit et de puissance ; afin que votre foi fut fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu.”

De ces paroles de l’apôtre, les Amis concluent que quelques sages que puissent être les discours des hommes, pour qu’ils produisent un effet spirituel sur le cœur, ils doivent être inspirés par l’esprit. Jésus Christ a dit, “ Dieu est un esprit et ceux qui l’adorent, doivent l’adorer en *esprit* et en *vérité*.” L’adorer *en esprit*, c’est lui rendre un culte de pensées, si je puis m’exprimer ainsi. L’adorer *en vérité* c’est suivre les impulsions du cœur, et se laisser guider par les influences de l’esprit divin, sans se soumettre à des

• 1ere Ep. aux Corinthiens, ch. xi. v. 4 et 5.

formules écrites, à de certains jours prétendus consacrés, comme si Dieu n'étoit là qu'à certain temps, et si nos âmes n'étoient pas toujours à lui. “ Dieu est partout.”

Les Amis n'ont ni liturgie, ni prière écrite ; leurs discours ne sont point préparés. Ils entrent dans le lieu de leurs assemblées religieuses avec décence et recueillement ; ils s'asseyent ; un profond silence règne dans l'assemblée. Ils tachent d'éviter toute distraction, surtout toute exaltation, et ainsi tout ce qu'il y a de mortel en l'homme devient passif ; alors la faculté spirituelle agit seule, c'est elle qui anime les paroles, et qui vivifie les pensées. Si un ami se sent inspiré par l'esprit de Dieu, il se lève et parle. Il y a quelque chose de singulier, d'imitable, dans la manière de prêcher et de prier des Amis ; même en les écoutant attentivement on ne peut saisir

leurs accens, toujours quelques sons échappent. Ce langage, quoiqu'inimitable, n'a cependant rien d'affecté ; on diroit une mélodie sans notes. Je crois que l'homme le plus incrédule, en entendant les prières des Amis, s'il n'étoit pas entièrement persuadé, seroit au moins bien ému. La voix des Amis, quand ils prêchent ou qu'ils prient, est si solennelle qu'elle dit encore plus la méditation que les paroles. Il est possible dans une assemblée religieuse des Amis, en les observant individuellement, de deviner lequel d'entre-eux va parler ; celui qui est " visité " par l'esprit de Dieu, reçoit comme une commotion d'électricité spirituelle, qui lui donne une sorte d'agitation nerveuse, mais je le répète encore, pour s'en appercevoir, il faut une grande attention ; les Amis sont trop vrais, trop franchement persuadés de la puissance de l'inspiration, pour avoir recours à

des signes extérieurs comme stimulans.

Beaucoup de ces assemblées religieuses sont silencieuses ; car dans l'opinion des Amis, parler sans être inspiré ou visité par l'esprit, leur sembleroit se jouer de la divinité, et ce ne seroit pas l'adorer en esprit et en vérité.

Ces assemblées silencieuses pénètrent l'âme d'une émotion religieuse ; il semble qu'on soit plus rapproché de Dieu, et qu'on fasse silence pour l'entendre mieux. Il y a une magie religieuse, dans ce culte des Amis, qui s'empare de toutes les facultés, et suspend toutes pensées étrangères au grand objet qui doit seul occuper.

L'opinion des Amis est, que rien ne peut les distraire dans leurs assemblées religieuses, qui étant toutes spirituelles, sont hors du pouvoir des hommes ; car aucun ne peut rompre le lien qui unit l'esprit de l'homme à l'esprit de Dieu ;

cette chaîne spirituelle est invisible. Il n'en est pas ainsi avec un culte de cérémonies et de paroles. "Comment," dit Barelay, "les Catholiques, diront-ils leur messe, si on emporte le livre de messe, le calice, ou l'hostie ? Otez aux Luthériens leur liturgie, leurs prières écrites, leur service religieux est fini. Otez aux Calvinistes le pupitre, la bible, ou le sablier, il ne reste plus rien."

Jésus Christ étant assis près du puits de Jacob en parlant à la femme de Samarie, se servit de ces expressions : * "Femme, croyez moi ; le temps vient que vous n'adorerez plus le père, ni sur cette montagne, ni à Jerusalem. Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adorent le père en esprit et en vérité."

Les Amis expliquent ces paroles de cette manière : "Je vous dis, qu'une

* St. Jean, ch. iv. v. 21 et 23.

nouvelle dispensation est maintenant près. Le culte rendu à Dieu, dans toute autre place que Jérusalem, lui sera également agréable ; ces accessoires inutiles, tels que les ornemens d'or et d'argent, les habits somptueux du grand prêtre, la musique, &c. &c. ne feront plus partie du culte religieux." Les Amis croient que la venue de Jésus Christ a mis fin à toutes ces cérémonies.

Les Amis pensent que les hommes n'ont pas le pouvoir de sanctifier telle ou telle place, et ainsi ils ne permettent pas que le lieu destiné à leurs assemblées religieuses, soit consacré par les cérémonies des hommes.

Leurs chapelles sont très simples, l'intérieur n'est point décoré, des bancs de bois servent de sièges ; un de ces bancs est un peu plus élevé que les autres, il est destiné aux ministres et aux anciens. Ce banc est plus élevé

que les autres afin que les ministres soient mieux entendus. Du reste il n'y a point de distinctions ; égaux devant les hommes, comme devant Dieu, les Amis ne s'éloignent jamais de ce principe. Les hommes sont placés d'un côté, et les femmes de l'autre ; les hommes-ministres, et les femmes-ministres s'asseyent près les uns des autres. Les ministres Amis, ne sont pas distingués par un costume particulier. Il n'est pas dit que Jésus Christ, quand il prêchoit à la multitude, eut un habit différent que dans les autres occasions. Les Amis croient que les ministres de l'évangile ne doivent pas, d'après la nouvelle dispensation, être un peuple séparé, comme étoient les Lévites ; ou être distingués des autres hommes à cause de leur office.

Les Amis diffèrent aussi des autres sectes de Chrètiens, en ce qu'ils n'adoptent pas le chant ou psalmodie,

comme faisant partie du service religieux, à moins qu'on ne puisse dire avec l'apôtre, * " Je chanterai dans
" mon esprit, mais je chanterai aussi
" d'une manière qu'on m'entende ;"
ou † " S'entretenant par des pseumes,
" par des hymnes, et par des cantiques
" spirituels ; chantant et psalmodiant
" au Seigneur." A ces chants inspirés les Amis ne font aucune objection ; mais ils pensent que la musique instrumentale, introduite dans le service religieux au temps des Juifs, devoit cesser lors de la nouvelle dispensation ; parceque le précepte de l'évangile est, que Dieu soit adoré " en esprit et en
" vérité," qu'on n'agisse que sous l'influence spirituelle. Or, est-il probable qu'une congrégation entière soit pénétrée, précisément au même instant, du même sentiment, et l'exprime dans

* 1ere Ep. Corinthiens, ch. xiv. v. 15.

|| Ephesiens, ch. v. ver. 19.

les mêmes mots, et que ce sentiment convienne à tous ? Combien peu pourroient chanter avec David, * “ Comme
“ un cerf alteré cherche les eaux cou-
“ rantes, ainsi mon âme soupire après
“ toi, O Dieu ! ”

La musique est le plaisir de l'homme mortel, la croire agréable à Dieu seroit donc le considérer comme une substance corporelle qui se plait aux délices de la chair, et non plus comme un esprit qui ne veut que le culte qui lui est rendu “ en esprit et en vérité.”

Je traduirai littéralement l'opinion des Amis touchant l'usage de certains jours fixés pour le service religieux. † “ Nous pensons à ce sujet,” disent-ils, “ pouvoir être exempts de la censure, et nous nous appliquons ces
“ paroles que l'apôtre adressoit aux

* Pseaumes, xlii.

† Henry Tuke, *Principles of religion*.

“ Colossiens : * ‘ Que personne donc
“ ne vous condamne au sujet du man-
“ ger et du boire, ou pour la distinc-
“ tion d’un jour de fête ou de nouvelle
“ lune, ou de sabbat. Car ces choses
“ ne sont que l’ombre de celles qui
“ devoient venir, mais le corps en est
“ en Jésus Christ.’ ”

“ Par la loi de Moïse de certains
“ jours étoient destinés à la commémor-
“ ration d’événemens extraordinaires,
“ qui avoient uniquement rapport à
“ cette loi. Mais l’apôtre Paul étoit
“ chargé particulièrement d’annoncer
“ la liberté de la nouvelle dispen-
“ sation ; et de là viennent ces pa-
“ roles, que personne n’a droit de
“ condamner ceux, qui n’observent pas
“ tels jours consacrés par l’usage,”
&c. &c.

“ Il paroît encore bien clairement
“ dans l’épître de Paul aux Galates

* Colossiens, ch. ii. v. 16, 17.

“ qu’il n’approuve pas cette supersti-
“ tion de jours et de temps : * ‘ Mais
“ maintenant que vous avez connu
“ Dieu,’ dit-il, ‘ ou plutôt que Dieu
“ vous a connus, comment retournerez
“ vous encore à ces foibles et miséra-
“ bles rudimens, auxquels vous voulez
“ vous assujettir de nouveau ? vous
“ observez les jours, les temps, et les
“ années ; je crains pour vous que je
“ n’aye travaillé en vain à votre égard.’
“ A moins qu’on ne puisse nous mont-
“ rer quelques passages du nouveau
“ testament, qui autorisent l’usage de
“ ces jours consacrés, nous continuer-
“ ons à dire, que ces cérémonies de
“ l’ancien testament ne s’adoptent pas
“ au pur christianisme, et qu’elles ser-
“ vent peu à propager la piété et la
“ vertu.

“ Quoique nous ne pensions pas que

* Galates ch. iv. v. 9, 10, 11.

“ Le * premier jour de la semaine soit
“ plus saint qu’un autre, cependant
“ depuis la formation de notre société
“ nous en avons toujours gardé l’ob-
“ servance.

“ Une autre raison qui nous em-
“ pêche encore de nous soumettre à
“ l’usage de certains jours fixés, c’est
“ que ne reconnoissant pour chef que
“ Jésus Christ, nous ne devons pas
“ céder aux loix des hommes, quand
“ elles viennent se mêler aux loix di-
“ vines ; et quand les hommes ordon-
“ nent des actions de grâces, des te-
“ deums, pour célébrer des victoires
“ ou en d’autres mots, la mort de leurs
“ frères, nous, d’après les principes de
“ notre société, nous ne pouvons nous
“ joindre à eux. Pour justifier notre
“ opinion, je citerai les paroles de l’a-
“ pâtre Paul, qui sont comme une

* Dimanche. Dans le langage des Amis, il est appelé
le *premier jour*.

“ exhortation de tolérance ; * ‘ L’un
 “ met de la différence entre un jour et
 “ un autre ; l’autre juge que tous les
 “ jours sont égaux ; que chacun agisse
 “ selon qu’il est pleinement persuadé
 “ dans son esprit. Celui qui observe
 “ les jours, les observe, ayant égard
 “ au Seigneur ; et celui qui ne les ob-
 “ serve pas, ne les observe pas, ayant
 “ aussi égard au Seigneur. Ne nous
 “ jugeons donc plus les uns les autres.”

Les Amis, s’expriment ainsi sur la nécessité d’un culte public.

† “ Nous considérons comme un de-
 “ voir indispensable de nous réunir
 “ publiquement pour le service de
 “ Dieu ; et ‡ ‘ de ne pas abandonner
 “ nos assemblées comme quelques uns
 “ ont coutume de le faire.’ Ce n’est
 “ pas seulement un devoir raisonnable,

* Romains, ch. xiv. v. 5, 6, 13.

† Henry Tuke. Principles of religion.

* Hébreux, ch. x. v. 25.

“ mais encore un devoir utile et avan-
“ tageux ; raisonnable, parceque c’est
“ un témoignage public de notre sou-
“ mission à l’être suprême ; et utile et
“ avantageux, parceque si nos esprits
“ sont bien disposés, nos pensées ce
“ qu’elles doivent être, nous nous rap-
“ prochons de Dieu par le moyen du
“ saint esprit qui ‘ habite ’ en nous, et
“ ainsi nous participons à cette com-
“ munion spirituelle du père et du fils,
“ qui est la récompense du vrai Chré-
“ tien.”

Les Amis se réunissent publique-
ment pour leur service religieux, non
seulement le Dimanche, mais aussi un
autre jour dans la semaine.

L’opinion des Amis touchant l’usage
du serment et de la guerre, formant
un dogme important de leur doctrine,
je terminerai cette première partie, en
faisant connoître leurs idées et leurs
argumens à ce sujet.

C'est d'après les passages suivans tirés de St. Matthieu, que les Amis établissent leur opinion. * “ Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne parjureras pas, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de ce que tu auras promis avec serment : mais moi je vous dis, ne jurez pas du tout ; ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, car c'est son marche-pié—mais que votre parole soit, oui, oui ; non, non ; ce qu'on ajoute de plus est mal. Vous avez entendu qu'il a été dit, œil pour œil, et dent pour dent : mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal. Vous avez entendu qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis, aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien

* Matthieu, ch. v. v. 33, 34, 35, 37, 38, 39, 43, 44, 45.

“ à ceux qui vous haïssent, et priez
“ pour ceux qui vous outragent et qui
“ vous persécutent ; afin que vous
“ soyez enfans de votre père qui est
“ dans les cieux ; car il fait pleuvoir
“ sur les justes et les injustes, et il fait
“ lever son soleil sur les méchans et
“ sur les bons.

* “ Il semble après avoir cité ces
“ paroles si positives de l'apôtre, qu'il
“ n'y ait plus rien à dire pour justifier
“ notre opinion, cependant je répond-
“ rai à plusieurs objections qui nous
“ ont été faites.

“ L'usage du serment ne présente
“ aucune utilité réelle, tandis que ses
“ conséquences sont dangereuses, puis-
“ que souvent le nom de Dieu est pro-
“ fané. Un des principaux argument
“ dont on s'est servi contre nous, est
“ celui-ci : Dieu, dans les écritures,
“ nous dit-on, est représenté comme

* Henry Tuke. Principles of religion.

“ faisant usage du serment. A cela
“ il peut être répondu ; que le tout-
“ puissant ne peut jurer à la manière
“ des hommes, puisqu’il n’y a aucun
“ être au dessus de lui à qui il puisse
“ en appeller, ou auquel il puisse être
“ responsable de la vérité. De plus
“ nous misérables et dépendantes créa-
“ tures, pouvons nous agir comme le
“ souverain maître ; et le plus haut
“ degré de perfection pour nous, n’est-
“ il pas une soumission entière à sa
“ volonté ?

“ Notre Seigneur, nous dit-on en-
“ core, quand il fut conduit devant le
“ souverain sacrificateur, ne répondit
“ que quand il fut *adjuré* au nom du
“ Dieu vivant. Mais il seroit je pense
“ assez difficile de prouver, que le
“ grand sacrificateur prétendit, par ces
“ paroles exiger ou demander un ser-
“ ment à Christ ; il est je crois plus
“ juste de penser, qu’irrité du silence

“ de Notre Seigneur, dans sa colère,
“ il fit usage de ces expressions ; et
“ d’ailleurs, la réponse simple de notre
“ seigneur, semble venir à l’appui de
“ notre opinion : * “ Tu l’as dit,”
“ répondit-il. Certes ces mots n’ont
“ rien de la nature du serment.

“ Un autre argument en faveur de
“ l’usage du serment, est tiré de quel-
“ ques expressions de l’apôtre Paul,
“ telles que, † ‘ Dieu m’est témoin ;’
“ ‡ ‘ je te conjure donc devant Dieu,’
“ &c. &c. Ces expressions ne nous
“ semblent point constituer un ser-
“ ment, ni elles ne seroient admises
“ comme sermens dans une cour de
“ justice. Dans les premiers temps de
“ notre société, c’est ainsi que nous
“ témoignions devant les magistrats,
“ ne voulant pas nous soumettre à la
“ formule du serment, mais toujours

* Matthieu, ch. xxvi. v. 64. † Romains, ch. i. v. 2.

‡ 2^e^{me} Timothée, ch. iv. v. 1.

“ ils refusoient ces témoignages, quoi-
 “ que conçus dans le même sens que
 “ les paroles de l’apôtre.” *

Inconséquence bien grande ! pour justifier l’usage du serment, c’est sur les paroles de l’apôtre que les hommes s’appuient ; mais cependant ils refusent les sermens qui ne sont pas selon leurs ordonnances, et qui sont *seulement* conformes aux textes de l’écriture. Enfin la plus forte preuve en faveur de l’opinion des Amis, sont ces paroles

* Les Amis ont obtenu la permission, par un Acte du Parlement, de témoigner sans jurer, cet acte est appelé affirmation et est conçu en ces termes :

A. B. Solemnellement, sincèrement et véritablement déclare et affirme, que, &c. &c.

[Here is to follow, without any other addition, the subject matter to be affirmed.]

By an Act, 22 Geo. II. cap. 46, our affirmation is to operate in all cases wherein an oath is required by any Act or Acts of Parliament now in force, or hereafter to be made, although no particular or express mention be made for that purpose in such Act or Acts, with the same force as an oath, except in criminal cases, to serve on juries, or to bear any office or place of profit in the government. A false or corrupt affirmation is subject to the same penalties as perjury. (*Yearly Meeting Minutes*).

de St. Jaques : * “ Mes frères, ne jurez,
“ point, ni par le ciel, ni par la terre,
“ ni par quelqu’ autre serment, mais
“ que votre non soit non, et votre oui,
“ oui, de peur que vous ne tombiez
“ dans la condamnation.”

“ Nous ne reconnoissons aucune
“ guerre comme légitime,” disent les
“ Amis ;” † on dit la guerre un mal iné-
“ vitable et nécessaire ; certes elle n’est
“ inévitable, que tant que les hommes
“ se laisseront conduire par leurs pas-
“ sions ; et d’ailleurs y a t-il une seule
“ nation qui ait essayé d’un état de
“ paix perpetuelle, et qui l’ait trouvé
“ impraetieable ? Où est le pays qui
“ soit dirigé par cet amour, par cette
“ justice et cette douceur, qu’enseigne
“ que veut le Christianisme ! Si l’on
“ nous cite un tel peuple, et qu’on
“ nous le montre en guerre avec les

* Jaques, ch. v. v. 12.

† Henry Tuke. Principles of religion.

“ autres hommes, alors nous convien-
“ drons que nos principes sont mal
“ fondés.

“ Nous citons un exemple de paix ;
“ la Pensilvanie, gouvernée par un
“ Ami, William Penn, sut éviter toute
“ guerre soit offensive ou défensive,
“ pendant les soixante ans qu’elle de-
“ meura soumise à Penn. Et de là
“ nous pouvons conclure, que pour des
“ hommes vraiment Chrètiens et se
“ conduisant comme tels, la guerre
“ n’est pas inévitable.

“ Rappelions la venue du fils de
“ Dieu, et les paroles de paix de
“ l’ange qui l’annonçait aux hommes,
“ les esprits célestes proclamoient ainsi
“ et la gloire du père et la bonté du
“ fils : * ‘ Gloire à Dieu aux plus haut
“ des cieux ; *paix* sur la terre ; bonne
“ volonté envers les hommes.”

“ On nous oppose quelques passa-

* Luc, ch. ii. v. 13, 14.

“ ges tirés des écritures ; il est bon de
“ les considérer. * ‘ Que celui qui n’a
“ pas d’épée,’ dit notre Seigneur,
“ ‘ vende sa robe, et en achète une.’

“ Ces paroles paroissent à quelques
“ uns être une autorité en faveur de
“ la guerre, puisque Christ lui même
“ semble ordonner l’usage des armes.

“ Mais nous ne pensons pas qu’il
“ s’agisse ici de l’épée visible, et nous
“ croyons ces paroles paraboliques.
“ Les disciples répondirent ; † ‘ Seig-
“ neur voici deux épées. Et Christ
“ dit : cela suffit.’ ‘ Or s’il eut été
“ question d’armes pour défendre le
“ corps, comment deux épées auroi-
“ ent elles suffi pour tous les disciples
“ attaqués par une multitude furieuse
“ armée d’épées et de batons ? Ce
“ même jour, nous voyons Pierre re-
“ pris par son maître, pour avoir voulu

* Luc, ch. xxii. v. 36.

† Id. eb. xxvi. v. 52.

“ le défendre de son épée. * ‘ Re-
“ mets,’ dit le Seigneur, ‘ ton épée
“ dans le fourreau ; car tous ceux qui
“ prendront l’épée, périront par l’é-
“ pée.”

“ Il peut être encore rappelé que
“ ce fut à la même époque que notre
“ Seigneur dit à Pilate : ‡ ‘ Mon roy-
“ aume n’est pas de ce monde ; si mon
“ règne étoit de ce monde mes gens
“ combattroient, afin que je ne fusse
“ pas livré aux Juifs.’ Et d’après ces
“ paroles, est il encore possible de
“ croire que Jésus Christ eut vrai-
“ ment l’intention de recommander à
“ ses disciples l’usage de l’épée mor-
“ telle ?

“ Les conséquences de la guerre
“ nous semblent blesser l’humanité,
“ détruire la moralité, affoiblir les in-
“ fluences religieuses, et être la source

* Matthieu, ch. xxvi. v. 52.

‡ Jean, ch. xviii. v. 36.

“ de maux incalculables. Si l’humana-
“ nité l’emportoit enfin sur l’ambition,
“ la guerre seroit à jamais proscrite,
“ bientôt nous recueillirions les fruits
“ de cette disposition Chrétienne, et la
“ prédiction d’Isaïe s’accompliroit :
“ * ‘ Ils forgeront de leurs épées des
“ hoïaux, et de leurs halebardes des
“ serpes ; une nation ne levera plus
“ l’épée contre l’autre, et ils ne s’a-
“ donneront plus à la guerre.’ ”

* Isaïe, ch. ii. v. 4.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

DIVISÉE

EN DEUX CHAPITRES.



LE PREMIER TRAITERA DE LA

LÉGISLATION,

LE SECOND

DES MŒURS ET DES COUTUMES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

LÉGISLATION.

GEORGES Fox recommandoit aux Amis de suivre le précepte de Jésus Christ, dans l'évangile selon St. Matthieu. * “ Si votre frère vous a offensé, allez le trouver et reprenez-le en particulier ; s’il vous écoute, alors vous aurez gagné votre frère. Mais s’il ne vous écoute pas, prenez

* St. Matthieu, ch. xviii. v. 15, 16, 17.

“ avec vous une ou deux personnes ;
“ afin que tout soit appuyé sur la pa-
“ role de deux ou trois témoins. Que
“ s’il ne daigne pas non plus les écou-
“ ter, dites-le à l’église ; et s’il ne veut
“ pas écouter l’église, regardez - le
“ comme un payen et comme un pub-
“ licain.”

Pour mettre ce précepte en pratique, Georges Fox établit des réunions ou assemblées, où devoient se traiter les affaires de la société ; on examinoit si les fautes des individus étoient de nature à venir à la connoissance de l’église, et si l’on tiendrait acte du rapport des surveillans.

Dans ces assemblées le pauvre jouit des mêmes droits que le riche, il donne aussi sa voix ; il n’y a de distinction que pour le plus vertueux.

Georges Fox, avoit un désir si vif que la justice fut bien administrée, qu’il n’adoptoit pas l’usage générale-

ment reçu, de décider à la majorité des voix. Les jugemens devoient se rendre d'après l'évidente volonté des membres les plus vertueux de l'assemblée. Comme l'acte de désaveu est considéré la plus grande punition que les Amis, comme corps religieux, puissent infliger, le coupable a la permission d'appeller du jugement prononcé contre lui aux autres réunions ; et dans ce cas, ces assemblées deviennent tribunaux de cassation ; on y recueille les voix décisives, c'est-à-dire, celles des plus vertueux.

Georges Fox accorda aux femmes de grands privilèges. Il voulut qu'elles jouissent du pouvoir qu'elles peuvent exercer, et comme il les croyoit très capables d'être utiles à la société, il leur donna presque autant d'autorité qu'aux hommes.

Par rapport au devoir général de veiller les uns sur les autres, il recom-

mandoit surtout aux femmes de l'observer. Il les réunit en assemblées, pour traiter de leurs institutions; elles enregistroient, et conservoient leurs actes. Ainsi, les assemblées des femmes, sont semblables à celles des hommes.

Georges Fox élevoit les femmes de la société, bien au dessus des autres femmes; et il peut être regardé comme la cause première, de cette force d'esprit, de cette dignité, et de cette étonnante capacité pour les affaires, qui distinguent les femmes de la société des Amis.

Les individus qui exercent les emplois nécessaires aux institutions, ne reçoivent aucun appointement.

La constitution de Georges Fox est aujourd'hui telle qu'il la créa; seulement, quelques changemens y ont été faits.

Dans les premiers temps de la société, les Amis devoient veiller les uns

sur les autres. Mais, pensant que ce qui étoit l'affaire de tous, pourroit bien finir par n'être le devoir d'aucun, en 1698 les Amis désignèrent des membres dont l'emploi étoit de surveiller la moralité de leurs frères ; et cet usage qui s'observe toujours, remplit parfaitement le but du fondateur.

Ces inspecteurs moraux sont nommés *surveillans* (overseers).

Les femmes eurent d'abord des assemblées de chaque mois, et des assemblées de tous les trois mois, mais il fut décidé qu'elles auroient aussi des assemblées annuelles comme les hommes. Au temps de Georges Fox, il n'y avoit que les membres les plus âgés de la société qui fussent aux assemblées Législatives ; mais depuis, les jeunes gens y ont été admis.

Pourroit-on reprocher aux Amis, cet espèce de droit d'espionnage moral qu'ils ont les uns sur les autres ; s'ils

cherchent le mal c'est pour le corriger, pour l'arrêter ; dans le monde, souvent on le cherche pour l'aggraver ; l'inspection mutuelle qu'on se permet, n'est pas toujours inspirée par la charité, tandis que les Amis se conforment au principe de l'évangile. Ils vont trouver leur frère, et le reprennent en particulier, * “ avec un esprit de douceur.”

Si un ami viole les réglemens de la société, s'il se livre au vice, s'il néglige le culte public, alors le devoir des surveillans est de le visiter, de lui faire sentir les conséquences de sa conduite, et de tacher de le ramener au bien. Cet acte de la part du surveillant, se nomme *admonition* (admonishing).

Les détails de l'admonition et l'acte lui même, sont connus seulement des parties intéressées ; le secret est gardé religieusement par les surveillans. Ain-

* Galates, ch. vi. v. 1.

si il peut arriver, que plusieurs des membres de la société, admonétent la même personne sans le savoir. L'admonition peut se continuer pendant des mois. Aucun temps n'est fixé, aucune peine n'est épargnée pour sauver le coupable.

L'admonition doit se faire avec tendresse, avec douceur, et jamais avec une dure austerité.

Si après avoir tout essayé pour ramener le pécheur, le surveillant voit que ses efforts ne suffisent pas, alors il a recours à d'autres surveillans, et réclame leur assistance ; ils se réunissent, et emploient tous les moyens de persuasion pour engager le pécheur à s'amender. Cet acte quoique plus public demeure cependant toujours secret, pour le reste de la société, et conserve le nom d'admonition.

Il arrive souvent que pendant le temps des admonitions, le coupable

reconnoit son erreur et se corrige ; les surveillans alors cessent leurs visites, et comme la société a ignoré qu'un de ses membres eût subi l'admonition, il n'éprouve aucune humiliation.

Les femmes exercent la même autorité entre elles, et admonétent comme les hommes.

Si les surveillans trouvent le pécheur trop endurci, et enfin s'ils renoncent à l'espoir de le corriger, ils en instruisent les membres de la réunion de tous les mois, le jour où ils sont assemblées. Dès qu'on a prouvé la vérité des faits qu'on allégué, alors l'assemblée du mois se saisit de la question.

Cette assemblée du mois dresse un procès verbal de l'acte d'accusation, et nomme une commission composée de quelques membres, qui sont chargés de visiter l'accusé, de l'examiner, de s'occuper de lui.

Cet acte est considéré alors comme

public, ou comme acte de l'église ; il n'est plus nommé admonition, mais *traitement** (dealing).

Le coupable, pendant que la commission traite avec lui, assiste aux assemblées religieuses, mais il ne vient pas aux assemblées législatives ou de discipline. Si les membres de la commission après avoir traité avec le coupable, voyent qu'il se repent, et qu'il veut se conduire d'une manière Chrétienne, alors ils font un rapport à l'assemblée du mois ; un acte est dressé, dans lequel il est dit, que le coupable a donné satisfaction. Quelquefois même, il envoie un écrit dans lequel il exprime son repentir. Depuis ce moment, il prend part aux assemblées législatives, et se retrouve dans la so-

* L'expression Anglaise, to deal with, m'a semblé ne pouvoir être rendue que par le mot traiter.

Les membres de la commission sont comme les médecins de l'âme du coupable, c'est un *traitement* moral qu'ils font. Je crois cette traduction juste.

ciété, comme si rien ne lui étoit arrivé ; il n'est permis à personne de lui reprocher ses fautes passées.

Mais si au contraire tous les efforts ont été vains, et si la commission considère le coupable comme incorrigible, elle fait son rapport à l'assemblée du mois. Le coupable est alors désavoué publiquement de la société. Cet acte se nomme *désaveu* (disownment). Le désaveu est constaté par un titre appelé *témoignage de désaveu* (testimony of disownment), dans lequel on relate la nature de l'offense, et les moyens qui ont été employés pour sauver le coupable ; on y exprime aussi le désir que le pécheur se repente, et qu'il puisse rentrer dans la société.

Si le condamné considère le jugement comme étant injuste, il peut en appeller à l'assemblée de quartier. Les membres de cette assemblée nomment une commission, qui ne peut être

composée d'aucun des membres de l'assemblée du mois, qui a prononcé la sentence. Cette commission revoit l'affaire ; si elle confirme le jugement, le condamné peut en appeller à l'assemblée annuelle, qui se tient à Londres. Cette assemblée nomme une commission de vingt six membres, qui sont députés des assemblées de quartier ; mais aucun ne doit avoir été de l'assemblée qui a prononcé la sentence de désaveu. Ces vingt six députés examinent la cause ; s'ils confirment les premiers jugemens, le condamné peut encore en appeller à l'assemblée annuelle en masse. Après celà, il n'y a plus d'appel.

Même après le jugement de l'assemblée annuelle, si le condamné donne des preuves satisfaisantes de sa bonne conduite, il peut redevenir membre de la société. Mais il faut que cette admission se fasse par le moyen des

membres de l'assemblée du mois qui ont prononcé la première sentence.

Les femmes, quoiqu'elles puissent admonéter, n'ont pas le pouvoir de *traiter*, avant d'en avoir consulté l'assemblée des hommes. Elles ne peuvent pas non plus *désavouer*. Les hommes sont seuls investis de ce pouvoir.

Si les surveillans ne remplissent pas leur charge avec douceur et justice, ils sont eux-mêmes admonétés, et sont soumis à la même discipline que les autres membres.

Le pauvre a aussi le droit d'admonéter ; il quitte sa chaumière, et vient faire entendre la voix de la vérité dans la maison du riche ; il est reçu comme un frère ; les Amis n'admettent pas les distinctions du monde ; le puissant pour eux c'est Dieu. La fortune, ils ne l'estiment que parcequ'elle sert à soulager les malheureux. Les Amis, voilà leur titre ; ils dédaignent tous les autres.

Les Amis ont des assemblées qui se tiennent tous les mois, tous les trois mois, et annuellement.

Il suffira d'expliquer une de ces assemblées du mois, elles sont toutes organisées de même. Les Amis divisent un comté en un nombre de parties, selon leur population. Dans chacune de ces divisions, il y a plusieurs maisons pour les assemblées religieuses et les assemblées législatives, et ces maisons servent à une congrégation. Ainsi naturellement, les Amis qui habitent le nord d'un comté sont attachés à la maison d'assemblée ou de réunion qui est établie dans le nord du comté : il en est de même pour les habitans du centre et du midi.

Les assemblées du mois sont composées des membres des congrégations particulières des districts.

Au jour fixé pour l'assemblée, les hommes et les femmes députés se ren-

dent à la maison assignée à leur division. Une assemblée religieuse précède toujours l'assemblée législative ; les hommes et les femmes y assistent ensemble ; mais après ils se séparent, et vont dans des salles différentes pour traiter des affaires confiées à leurs soins.

Les femmes s'occupent particulièrement de tout ce qui a rapport à leur sexe.

Le premier acte de l'assemblée du mois, est de lire les procès verbaux de sa dernière assemblée ; de cette manière on sait si rien n'a été oublié, et s'il ne reste pas quelque affaire à terminer ; dans ce cas, cette affaire devient le premier objet dont on s'occupe. L'assemblée examine les réclamations, et les demandes des congrégations particulières. La plupart de ces demandes ont rapport aux pauvres. On provient à leurs besoins, on s'occupe de l'édu-

cation de leurs enfans ; on enregistre les naissances, les mariages, les morts ; les propositions de mariage sont reçues, et une commission est nommée pour les examiner. C'est aussi dans ces assemblées qu'on nomme une commission, chargée de visiter les membres coupables qui ont résisté à l'admonition ; on prend en considération les demandes de ceux qui veulent faire partie de la société.

On se prépare pour répondre aux *questions* au temps convenable ; des instructions sont données aux réunions particulières, et des certificats délivrés aux ministres, qui vont faire des visites de famille.

Dans ces assemblées, tous les membres indistinctement, ont le droit de prendre la parole. Le pauvre qui reçoit les aumônes du riche, peut aussi donner son opinion, ouvrir des ques-

tions, approuver et rejeter ; et aucun ne peut l'interrompre.

Les jeunes gens qui sont présens, apprennent à connoître les affaires de la société, se préparent à devenir des membres utiles, et à respecter les pauvres.

Les Amis dans leurs assemblées, examinent une matière à l'exclusion de toute autre ; et ce n'est que quand elle est entièrement terminée, qu'on s'occupe d'une autre affaire.

Le Secrétaire de l'assemblée dresse un procès verbal qui contient la substance et la décision de la question. Ce procès verbal est lu à haute voix à l'assemblée, qui juge s'il est exact.

Quand un second point est discuté, on procède de même, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les affaires de l'assemblée soient finies.

Cette manière de procéder est la même dans l'assemblée des femmes,

il y a aussi des femmes-secrétaires qui lisent les procès verbaux ; elles discutent, délibèrent et enregistrent leurs conclusions ou jugemens. Les jeunes personnes sont présentes aux assemblées.

Il est d'usage, quand les femmes ont terminé les affaires de leur assemblée, qu'elles envoient une d'elles, comme messager, dans la Salle où sont les hommes, pour savoir s'ils n'ont rien à leur communiquer. Le messager ayant rempli sa mission, et chaque chose étant réglée et enregistrée dans l'assemblée des hommes, et dans celle des femmes, alors l'assemblée du mois est dissoute ; et chaque membre est libre de retourner chez lui.

Les assemblées de quartier, ou de trois mois, sont beaucoup plus importantes que les assemblées du mois, qui n'inspectent que les affaires de quel-

ques congrégations ou réunions particulières.

Les assemblées de quartier ont la surintendance de toutes les assemblées du mois, qui envoient chacune plusieurs députés, hommes et femmes, qui forment l'assemblée de quartier.

Ces députés doivent être instruits des affaires de l'assemblée qui les envoie, et de tout ce qui a rapport aux institutions de la société.

Ces assemblées de quartier sont toujours précédées, comme celles du mois, par des réunions religieuses ; puis ensuite, les hommes et les femmes se séparent pour s'occuper des affaires publiques.

Le secrétaire de l'assemblée, lit un nombre de questions qu'on a fait imprimer, et auxquelles les députés doivent répondre. Ces réponses, comme je l'ai dit plus haut, se préparent aux assemblées du mois ; les députés n'ont

qu' à les lire à la séance de l'assemblée de quartier.

Telles sont ces questions :

I. Les assemblées religieuses et législatives sont elles maintenues ; les Amis y assistent-ils exactement et à l'heure fixée, et évitent-ils toute coupable distraction ?

II. Avez vous fait des progrès dans la vérité, et pendant l'année qui vient de s'écouler, y a t'il eu des convertis à la vérité ?

III. Les Amis persévèrent-ils dans l'amour les uns des autres ; s'il s'est élevé des différends parmi vous, avez vous fait ce qu'il falloit pour les terminer promptement ; avez vous soin de ne pas encourager les médisances et la calomnie ?

IV. Les Amis élèvent-ils leurs enfans dans la piété ; leur donnent-ils l'exemple et les préceptes de la morale et d'une vie religieuse, et dirigent-ils bien

leurs domestiques, tous ceux enfin qui sont commis à leurs soins ; leur font-ils observer la simplicité de langage et de costume ; et leur font-ils lire les saintes écritures ?

V. Les Amis ont-ils de la probité dans leur commerce ; sont-ils exacts à remplir leurs engagements, et inspectent-ils l'état de leurs affaires au moins une fois par année ?

VI. Les Amis se gardent-ils des jeux de hasard, et des amusemens auxquels les principes que nous professons ne nous permettent pas de prendre part ; évitent-ils les excès en tout genre ?

VII. Les Amis sont-ils fidèles à leurs principes en refusant de recevoir et de payer la dîme ecclésiastique ?

VIII. Les Amis sont-ils fidèles à leurs principes, et ne les violent-ils pas en entrant dans la milice, en portant des armes, en étant armateurs, en

servant sur les vaisseaux de guerre, ou en trafiquant du butin volé ?

IX. Les Amis payent-ils exactement les droits et les impôts du gouvernement, et se gardent-ils de faire la contrebande ?

X. Pourvoyez vous aux besoins des pauvres, et prenez vous soin de l'éducation de leurs enfans ?

XI. Y a t'-il eu quelque nouvelle assemblée établie ; y en a t'-il eu de discontinuées, ou deux se sont elles réunies ensemble ?

XII. Y a t'-il quelqu'ami prisonnier, ou persécuté pour notre foi ; y en a t'-il qui soient morts prisonniers, ou bien ont ils recouvré leur liberté ; quand et comment cela est-il arrivé ?

XIII. Prenez vous le soin d'admonester celui ou celle qui paroît enclin à se marier d'une manière contraire aux règles de notre société ; et *traitez* vous

avec celui qui persiste, et a résisté à l'admonition ?

XIV. Avez vous deux Amis, ou plus, nommés par l'assemblée du mois, qui remplissent l'emploi de surveillans dans vos réunions particulières ; nos réglemens touchant les déplacements ou changemens de domicile, sont ils observés ; et prenez vous le soin de mettre en pratique, et d'appliquer justement les reglemens de notre société quand le cas le requiert ?

XV. Conservez vous, et rappelez vous dans un acte public, les persécutions et les souffrances de vos membres ; avez vous soin d'enregistrer les mariages, les naissances, les morts ; les titres concernant vos maisons d'assemblées sont-ils en ordre ; les legs et les donations sont-ils inscrits, et justement appliqués ?

Telles sont les questions que la so-

ciété veut qui soient faites dans les assemblées de quartier ; on doit répondre à quelques unes dans une des séances des assemblées, et aux autres dans d'autres séances ; et enfin à toutes dans le cours de l'année.

Tous les députés doivent répondre à la même question, et ainsi jusqu'à ce qu'ils ayent satisfaits à toutes. Après que les réponses ont été faites, les membres de l'assemblée ont le droit de faire les observations qu'ils jugent convenables ; la discussion s'établit alors, et si les réponses donnent lieu de croire que telle assemblée s'est éloignée des principes fondamentaux, on lui fait connoître ses erreurs, et on lui donne les conseils et les secours dont elle peut avoir besoin.

Les femmes suivent la même marche dans leurs assemblées, et quand leurs affaires sont terminées, elles députent un messager auprès des hommes, pour

s'avoir s'ils n'ont rien à communiquer. Puis on se sépare, et l'assemblée de quartier est dissoute.

L'assemblée annuelle, qui exerce une juridiction plus étendue qu'aucune des deux autres assemblées déjà mentionnées, ne prend pas connoissance de ce qui se passe dans les assemblées du mois, mais seulement une vue générale de l'état de la société.

Les députés qui composent les assemblées de quartier, sont choisis par les membres des assemblées du mois ; ainsi les assemblées de quartier choisissent les membres qui les représentent dans les assemblées annuelles.

Ces députés sont porteurs de certains documens, qui contiennent les réponses écrites, aux questions que nous avons vues. Ces réponses sont faites par les assemblées du mois, qui les envoient aux assemblées de quartier ; et les assemblées de quartier,

d'après les réponses des assemblées du mois, rédigent celles qui sont ensuite présentées aux assemblées annuelles par les députés de l'assemblée de quartier. Ces députés sont aussi chargés de présenter à l'assemblée annuelle le tableau des sommes provenant des saisies, faites chez les Amis, en conséquence de leur refus de payer la dîme ecclésiastique et les impôts pour le service militaire.

On envoie ordinairement huit députés de chaque assemblée de quartier pour former l'assemblée annuelle, quatre hommes et quatre femmes.

Les assemblées d'York et de Londres en envoient plus. Savoir, York seize, et Londres vingt quatre. Ces députés, munis de leurs instructions, se rendent à Londres où l'assemblée annuelle a lieu.

A l'époque de l'assemblée annuelle, les jours entiers sont consacrés aux af-

faïres pour lesquelles différentes commissions sont nommées. Les hommes selon l'usage sont séparés des femmes. Il y a des assemblées religieuses dans l'intervalle des séances législatives.

La principale affaire de l'assemblée annuelle est de prendre connoissance de l'état de la société, dans toutes les branches de la législation ; les réponses aux questions remplissent ce but.

* L'assemblée annuelle, s'informe aussi du montant de la somme appelée, *souffrances des Amis*, qui provient de la valeur des biens qui ont été saisis aux Amis, pour le refus du payement des impôts militaires, et de la dîme ecclésiastique.

La perte éprouvée est facilement connue par les réponses des députés, aux questions qui leur sont faites. On

* Sous le gouvernement présent les Amis ne sont plus persécutés pour le payement des impôts. Les saisis qu'on fait chez eux n'excèdent jamais la valeur de ce qui est réclamé.

inscrit les sommes pour chaque assemblée de quartier, puis on les additionne toutes ensemble ; et par ce moyen on connoît le total des pertes qu'ont éprouvé les Amis pendant l'année qui vient de s'écouler.

La société ne compense point les pertes des individus ; si un ami tombe dans la misère par suite des mesures sévères exercées contre lui, les Amis le soutiennent, mais seulement comme faisant partie des pauvres de la société, et non point pour l'indemniser de ses souffrances pour la vérité.

On s'occupe aussi dans l'assemblée annuelle de tout changement utile pour la législation de la société. Mais ordinairement, le membre qui fait une proposition, doit d'abord la communiquer à son assemblée du mois ; puis l'assemblée du mois en fait part à l'assemblée de quartier, qui en donne

connoissance à l'assemblée annuelle, qui l'examine, la rejete, ou l'adopte.

Il y a encore beaucoup d'autres questions traitées à l'assemblée annuelle. Des rapports sont faits touchant l'école d'Ackworth dans le comté d'York, et d'autres écoles publiques destinées aux enfans des pauvres de la société.

On lit aussi les lettres venant des assemblées annuelles des Amis, établies dans les pays étrangers, on s'occupe des réponses qu'on doit y faire. Les appels sont entendus, et les jugemens rendus.

Cette assemblée annuelle est toute à la fois, tribunal, concile, et parlement ; et réunit ainsi, les plus hautes fonctions. Cependant les Amis n'ont ni échafauds, ni église, ni gouvernement, ni chef visible ; et leurs loix sont inviolables. Cette puissance morale ne

peut venir que de la pureté et de la vérité de leur doctrine.

J'ai déjà dit que les questions ne se décidoient pas à la majorité des voix, mais par l'influence des hommes les plus vertueux de la société ; les membres les plus opposés à telle mesure, s'ils apperçoivent d'après les débats que leurs opinions sont combattues par les membres, dont la moralité est reconnue, ils renoncent alors à leurs opinions ; et même ils portent si loin la déférence dans ces cas là, que si quelqu'ancien et respectable membre, semble mécontent d'une proposition, quoi'quelle soit soutenue par des membres aussi très estimés, on l'écarte par respect pour l'opinion de l'ancien.

De quelque manière que la question soit traitée, elle ne donne jamais lieu à une division. Les Amis sont convaincus, que procéder d'après le nombre, c'est à dire, décider à la majorité des

voix, pourroit amener des débats trop vifs, qui les forceraient à sortir de leur caractère.

Une circonstance remarquable, c'est qu'il n'y a point de président à la tête de cette grande assemblée, ni dans aucune des autres assemblées ; et cependant, les affaires de la société sont conduites avec le plus grand ordre ; quoique chaque individu ait le droit de parler sans être interrompu.

Les Amis considèrent Jésus Christ comme le président spirituel de toutes leurs assemblées religieuses et législatives.

Quand tout est terminé à l'assemblée annuelle, une commission préalablement nommée, se réunit pour composer une circulaire appelée par les Amis *l'épître générale*.

Cette épître contient l'état des souffrances ou persécutions qu'éprouvent les Amis, pour leur refus de payer la

dîme ecclésiastique et les impôts militaires. Des avis y sont donnés pour le règlement de la conduite religieuse et civile des Amis.

Ces avis sont suggérés par les réponses des députés, et par les circonstances du moment. On y parle aussi de la traite des noirs. Les Amis considèrent ce commerce comme un abus cruel ; ils sont profondément touchés des maux que souffrent ces hommes malheureux, et ils prennent un vif intérêt à ce qui les concerne.

Quand l'épître est faite, elle est apportée à une des séances, et les membres peuvent y proposer les changemens qu'ils jugent convenables ; quand elle est telle qu'elle doit rester, elle est imprimée, et transmise aux assemblées de quartier, de là aux assemblées du mois, et enfin à tous les membres de la société.

L'assemblée annuelle dure environ

de dix à quinze jours, puis elle est dissoute, et les députés sont libres de retourner chez eux.

Toutes les assemblées d'affaires où législatives, sont ouvertes aux membres de la société et pour y assister il n'est pas nécessaire d'être député, mais il faut faire partie de la société pour être admis à ces assemblées ; tandis que les assemblées religieuses sont publiques

Telle est l'organisation civile de la société des Amis ; ils n'ont point de chef, et le plus grand ordre règne parmi eux. Les membres revêtus de quelque emploi ne reçoivent point de salaire, et ils remplissent les devoirs que leur sont confiés avec un zèle religieux. Si Dieu n'approuvoit pas les Amis, jouiroient-ils de ces inéflables bienfaits, la paix et l'ordre.

Des voix séditieuses s'élèvent dans nos parlemens pour réclamer la liberté,

c'est aux hommes que les hommes du monde la demandent ; que recueillent-ils ? des conspirations, des émeutes populaires, enfin le trouble et le désordre.

Les Amis offrent à Dieu leurs bonnes œuvres, ils prient, ils croient, et la liberté leur est donnée ; leur société peut être considérée comme une république religieuse qui n'est soumise qu'à l'évangile, dont le principe est le christianisme et l'éternité le but.

Il me reste maintenant à parler des mœurs et des coutumes des Amis.

CHAPITRE II.

MŒURS ET COUTUMES.

LES AMIS diffèrent des autres Chrétiens dans la célébration du mariage.

Georges Fox protestoit contre l'usage adopté, il n'accordoit aucun pouvoir aux paroles des prêtres, et disoit qu'à Dieu seul appartenoit d'unir les hommes ; le premier mariage fut celui d'Adam et d'Eve ; qui les unit ? Dieu.

Dans les premiers temps, une personne en prenoit une autre en mariage devant l'assemblée des anciens ; dans le livre de la Genèse on ne trouve aucun acte de mariages célébrés par

des prêtres. Ainsi les Amis, étant un peuple religieux, abandonnèrent l'usage des hommes, pour suivre la tradition divine.

La manière de célébrer le mariage qui s'établit au temps de Georges Fox, est la même que les Amis suivent aujourd'hui.

Quand un mariage est décidé entre deux membres de la société, ils doivent déclarer leur intention à l'assemblée du mois, qui représente la congregation dont ils font parties.

Cette déclaration doit être faite, premièrement, devant l'assemblée du mois des femmes, et ensuite devant celle des hommes.

Les parens doivent envoyer des certificats de leur consentement, ou paroître eux mêmes.

Alors deux membres sont nommés par l'assemblée des hommes, et deux membres par l'assemblée des femmes

pour s'informer si les individus qui veulent contracter mariage sont libres de tout engagement antérieur. A la prochaine assemblée, la députation fait son rapport ; si une des parties s'est trouvée engagée, toutes les démarches sont suspendues jusqu'à ce que le fait soit bien éclairci. Mais si les parties sont libres elles, peuvent alors procéder au mariage. L'assemblée du mois nomme quelques membres qui ont le soin de veiller à ce que le mariage soit célébré avec ordre, et que les registres de mariages soient signés par les parties et les témoins, afin qu'il en soit fait un rapport à l'assemblée du mois.

Avant de conclure le mariage, on l'annonce toujours à la fin d'une des assemblées religieuses, afin que si quelqu'un connoisse un empêchement il le fasse savoir à temps.

Les mariages sont célébrés à une des assemblées religieuses, L'assemblée

garde un profond silence, et après un certain temps, les époux se lèvent en se tenant par la main, et déclarent à haut voix qu'ils se prennent mutuellement pour mari et femme. L'homme dit ; " Amis, dans la crainte de Dieu je
" prends celle-ci mon amie A. B. pour
" ma femme, promettant par l'aide di-
" vine d'être pour elle un mari fidèle
" et affectionné, jusqu'à ce qu'il 'plaise
" au Seigneur de nous séparer par la
" mort." La femme répète les mêmes paroles, et le mariage est conclu.

Il n'est pas besoin d'ajouter, que chez les Amis le divorce ne peut exister, puisqu'ils ne se croient pas le pouvoir d'unir, à plus forte raison ils ne peuvent rompre un engagement pris envers Dieu, et dont ils ne sont que les témoins civils. Ainsi dans la société des Amis, le mariage est inviolable.

A cette même assemblée où le mariage s'est célébré, on lit un écrit relatant tous les faits qui ont rapport au mariage qui vient de se conclure, cet espèce d'acte est signé par les nouveaux mariés, leurs parens, et les Amis témoins.

George Fox établit que tout Ami qui se marieroit hors de la société seroit désavoué ; il nommoit ces unions “ *mariages mêlés.* ”

La sévérité des Amis à l'égard de ceux qui se marient hors de leur société, est fondée sur leur principe, que ne reconnoissant aucun prêtre, ou ministre d'aucune communion, un Ami se mariant hors de la société, seroit nécessairement obligé de célébrer son mariage dans une église et devant un prêtre, et de se soumettre ainsi à des usages qui sont entièrement contraires à leur croyance.

Mais indépendamment de ces rai-

sons, qui sont d'une grande importance, les Amis pensent que ces mariages mêlés peuvent bien rarement être heureux ; les principes et les usages des Amis étant si différens de ceux des autres sectes, il est bien difficile que la paix ne soit pas souvent troublée. Ainsi en désavouant le membre qui a contracté un de ces mariages mêlés, la société le libère de ses engagements, et lui laisse la faculté d'embrasser la religion de celui ou de celle à qui est joint sa destinée.

Cependant ce membre désavoué peut rentrer dans la société, s'il se conduit comme un Ami, et s'il reste attaché aux principes de la secte. Il peut demander d'être admis de nouveau comme membre, et si la société y consent, il jouit alors de tous ses droits et privilèges.

En général c'est plutôt les femmes

que les hommes qui contractent ces mariages mêlés.

Les surveillans, les pères et mères, les ministres, et tous les membres de la société, doivent tacher de détourner les jeunes gens de contracter ces mariages mêlés, et enfin ce n'est qu'après avoir essayé et épuisé tous les moyens, que la société se décide à les désavouer.

J'ai oublié de dire, que quand les Amis contractent des mariages entre eux, si une des parties est veuf ou veuve et qu'elle ait des enfans, leur sort doit être réglé avant que le mariage se fasse ; et les membres nommés pour faire les enquêtes concernant les époux, sont aussi chargés de veiller au sort des enfans du premier lit.

Les Amis pensent que les enterremens doivent être simples, et que le luxe de la vie ne doit pas s'étendre sur la mort ; ils savent que le corps

n'est que poussière, et que les honneurs qu'ils lui rendroient, seroient de vains honneurs.

Le cerceuil est porté dans le lieu des assemblées religieuses, il demeure là quelque temps devant les Amis, qui gardent un profond silence, à moins qu'un ministre ne se sente inspiré et qu'il ne fasse un discours.

Puis les hommes et les femmes accompagnent le convoi jusqu'au cimetière. Quand la fosse est recouverte, et après quelques instans d'un silence religieux, les Amis se séparent, la cérémonie est achevée.

Les Amis dans les premiers temps de la société, étoient enterrés dans leurs jardins, ou dans les champs les uns des autres. Ils n'avoient point encore de cimetières et refusoient d'être enterrés dans ceux de l'église, ne voulant point avoir à faire avec les prêtres, dont ils ne reconnoissent pas

l'autorité. Dans la suite, ils bâtirent des maisons pour leurs assemblées religieuses et ils eurent aussi leurs cimetières.

Les Amis n'ont point de caveaux particuliers qui séparent leurs cendres de celles de leurs frères ; leurs tombes sont toutes semblables ; elles n'ont point d'inscriptions, on ne voit pas de ces froides et précieuses épitaphes qui n'expriment jamais la vraie douleur, et qui contrastent tant avec les pensées qu'inspire la mort.

Si celui qu'on a perdu étoit homme de bien, son souvenir ne s'oubliera pas, et sera mieux gravé dans les cœurs que sur la pierre. Si un ministre a eu une vie très exemplaire, les Amis permettent qu'un écrit simple et exact, rappelle les maximes du juste ; cet écrit est présenté à l'assemblée du mois dont il faisoit partie, puis ensuite à l'assemblée de quartier, qui

l'examine, et peut y faire les changemens qu'elle juge convenable ; ensuite cet écrit est encore soumis à l'assemblée annuelle, et enfin il est imprimé et distribué à tous les membres de la société, qui le gardent comme une leçon et un exemple de morale.

Ainsi le souvenir de l'homme de bien est conservé, car chez les Amis, la vertu seule a des privilèges.

Les Amis ne portent pas le deuil ; si l'affliction est véritable, le cœur est triste ; la couleur des habits ajoute-t-elle à la douleur ? Bien souvent les habits de deuil ne sont que la livrée de la fausseté ; il est chrétien d'éviter aux hommes les moyens de tromper et d'abuser ; dans toutes les loix des Amis on retrouve leur prévoyante sagesse.

Il est assez difficile de trouver un état, pour ceux des Amis qui sortent de la classe marchande ; ils ne peuvent être ni magistrats, ni militaires,

ni prêtres, ni avocats, ainsi il ne reste guère que le commerce. La traite des noirs est défendue aux Amis, ils la considèrent comme contraire aux loix divines et humaines.

Les Amis n'usent pas du droit de guerre et ne s'emparent pas des vaisseaux de commerce, cette capture leur semble un vol manifeste. Ils ne fabriquent point la poudre à canon, ni aucune arme, ne voulant pas aider à la destruction des hommes. Ils ne font pas la contrebande, ils ne voudroient pas priver le roi de ses droits ; " il faut " rendre à César ce qui est à César," disent-ils, et ils ne s'écartent jamais de ce principe de l'évangile. Ils n'aiment pas les entreprises hazardées, ils pensent qu'il vaut mieux se contenter d'un gain modéré, que risquer ce qu'on a, et s'exposer ainsi à ne pas remplir ses engagements.

Les Amis sont d'une probité scru-

puleuse dans leur commerce, et ne retardent leurs payemens sous aucun prétexte.

Les Amis doivent faire leur bilan, une fois par année, afin de savoir si les dépenses n'excèdent pas les revenus.

Si après l'inspection annuelle de ses affaires, un Ami se trouve dans l'impossibilité de remplir ses engagements, il doit immédiatement déclarer sa position à quelques membres de la société, et à ses principaux créanciers, et demander leur avis, afin de savoir comment il doit agir, surtout, il ne doit pas payer un créancier de préférence à un autre. Quand la banqueroute est déclarée, une commission est nommée par l'assemblée du mois, pour examiner les affaires du banqueroutier. Si son malheur est la suite de sa mauvaise conduite, il est désavoué de la

société. Il peut y être admis de nouveau s'il se repent sincèrement de ses fautes, et s'il paye toutes ses dettes. Si le banqueroutier a pris des arrangements avec ses créanciers, et si la commission les approuve, alors avant l'entier paiement de ses dettes, il peut redevenir membre de la société. Mais on ne reçoit de lui aucun secours pour les pauvres tant qu'il doit quelque chose. Le refus d'accepter ses contributions charitables, est fondé sur le principe que l'argent d'un banqueroutier appartient à ses créanciers, et qu'il doit avant tout les satisfaire.

Il n'y a jamais prescription, disent les Amis, pour payer ce que l'on doit. Aussi on a vu plusieurs fois des membres de la société, après un laps de temps considérable, payer d'anciennes dettes, que les créanciers eux mêmes avoient presque oubliées.

Les Amis peuvent surement comme les autres hommes être divisés d'intérêt, mais jamais ils n'en viennent à des moyens violens, jamais ils ne font retentir les tribunaux de leurs plaintes.

Georges Fox vouloit que tous les différends qui s'éleveroient entre les Amis, fussent soumis à des arbitres ; que ces arbitres fussent choisis parmi les membres de la société. Cette forme de justice lui sembloit selon l'esprit de l'évangile, et s'accorder avec ce que dit l'apôtre Paul, “ que tous les “ différends qui pourroient survenir “ entre des chrétiens, devoient être “ soumis à la décision des hommes les “ plus vertueux.”

Cette justice établie par Georges Fox est toujours suivie par les Amis.

Les affaires les plus importantes concernant des grands intérêts ne se décident que par abitres. Ainsi les

jugemens s'obtiennent plus vite, sans frais, et sans cette malheureuse publicité des tribunaux, qui nuit toujours aux deux parties.

Si les difficultés ne sont pas de nature sérieuse, les Amis doivent tâcher de les terminer sans avoir même recours aux arbitres ; mais s'il en faut venir là, et si les parties divisées ne se pressent pas assez d'arranger leurs affaires, les surveillans et les autres membres de la société qui ont connoissance du cas, doivent offrir leurs avis aux parties ; si elles rejettent ces avis, une plainte en est portée devant l'assemblée du mois, qui représente la congregation dont les membres divisés font partie. Cette assemblée s'étant saisie de la question, les parties se trouvent soumises aux loix de la société ; et si après avoir été admonétées et traitées, elles persistent à refuser

l'arbitrage, alors elles sont désavouées de la société.

Les arbitres doivent juger comme des Chrétiens, et dans la crainte du Seigneur. Avant de rendre leurs jugement, les arbitres demandent aux parties un certificat qui constate qu'ils se sont bien informés de leur affaire. Quand un différend s'élève entre un Ami et un individu qui n'est pas de la société, l'Ami commence toujours par proposer l'arbitrage ; si l'autre le refuse et veut avoir recours aux loix, l'Ami est bien obligé d'y consentir ; et quand il est bien avéré qu'il a fait tout ce qui dépendoit de lui pour accommoder l'affaire, et terminer à l'amiable, alors la société ne lance pas contre lui la sentence de désaveu.

Les Amis qui sont de vrais philanthropes, et qui cherchent toujours à faire le bien, étoient parvenus à former une société d'arbitres à New-

castle sur la Tyne : cette société jugeoit les différends qui s'élevoient dans la ville. Les jugemens étoient rendus avec tant d'équité, qu'ils satisfaisoient presque toujours les deux parties. Cette association de juges-arbitres trouva de grands obstacles ; les avocats, les procureurs, les chicanneurs surtout, s'opposèrent vivement à cet établissement ; mais la persévérance des Amis triompha de tout. Malheureusement cet établissement ne subsista pas long-temps. Mais puisqu'il a existé, et qu'il a produit d'heureux résultats, ne seroit-il pas à souhaiter que des associations semblables se formassent ; que de mal elles éviteroient, et le mal évité est un bien réel.

On ne voit point de mendiants chez les Amis, et cependant il y a des pauvres ; mais la société provient à leurs besoins. Se considérant tous comme

frères, les Amis s'aident les uns les autres.

Georges Fox recommandoit aux Amis de prendre grand soin des pauvres. Les Amis confient les intérêts des pauvres aux assemblées du mois, qui sont le pouvoir exécutif de leurs institutions.

Ces assemblées nomment quatre surveillans, deux hommes et deux femmes, qui sont chargés de visiter les pauvres. Les hommes visitent les hommes ; les femmes, les hommes et les femmes. Ils s'informent de leurs besoins ; ils leur fournissent ce qui est nécessaire, soit en vivres, vêtemens, et remèdes ; les assemblées du mois, soldent les comptes des déboursés des surveillans.

Les surveillans ne peuvent négliger leur devoir ; car une enquête est faite par les assemblées de quartier, pour savoir si on a pourvu aux besoins des

panvres. S'il est des pauvres honteux, ils doivent avoir recours à la société. Les Amis prennent soin, même de ceux dont la misère est la suite de leur mauvaise conduite ; pourvu toutefois qu'ils n'aient pas été désavoués de la société.

Les assemblées du mois sont chargées des pauvres de leurs congrégations. Ils sont entretenus aux frais de toute la société ; les collectes se font ordinairement une fois par année, mais il n'y a rien de fixé ; car dans quelques endroits elles se font tous les trois mois.

Tous les membres de la société doivent contribuer selon leurs moyens, sans qu'il y ait aucune obligation civile ; tout est volontaire. Il peut arriver que dans la congrégation de telle assemblée du mois, il se trouve plus de pauvres que de riches, et ainsi l'assemblée ne peut subvenir aux be-

soins des pauvres. La société ayant prévu ce cas, a arrêté ; que lorsque le nombre des pauvres est trop considérable, et excède les moyens de l'assemblée du mois, les collectes doivent alors être faites dans l'assemblée de quartier.

Les pauvres-Amis sont attachés aux assemblées du mois qui représentent la congrégation dont ils font partie ; comme les pauvres des autres sectes sont attachés à leurs paroisses.

J'ai visité une des maisons de charité de la société des Amis à Londres, Yokeley Buildings, et là j'ai vu ce qu'est la vraie bienfaisance.

Huit vieilles femmes habitent cette maison ; elle n'a qu'un étage le rez de chaussée, qui est divisé en huit appartemens complets ; ces femmes ont chacune leur ménage ; les meubles sont en bois d'accajou, très simples, mais d'une grande propreté. Celles de ces femmes qui sont trop âgées ou

trop infirmes pour rester seules, ont auprès d'elles une garde qui les soigne ; plusieurs ont un petit revenu qui seul ne pourroit leur suffire, mais qui augmente leur aisance. Elles ont l'air heureux et indépendant même, tant est délicate la charité des Amis. Ils partagent avec les malheureux, ce n'est pas l'aumône.

En visitant Yokeley Buildings, je pensois avec un sentiment de respect, d'amitié, au fondateur de cette maison, qui avoit tout fait pour le bien-être des pauvres, et n'avoit point pensé à immortaliser son nom à la manière du monde, en élevant un de ces grands et somptueux édifices qui contrastent tant avec la douleur et la misère.

Yokeley Buildings est calculée pour l'aisance de la vie ; rien ne rappelle à ces femmes qu'elles sont dans une maison de charité, elles se croient chez elles. La pauvreté n'attriste

pas dans cette maison ; Yokeley, l'homme bienfaisant par sa prévoyante bonté, a pourvu à tout. Il y a longtemps qu'il n'existe plus, mais sa mémoire ne s'oubliera jamais.

Les Amis n'ont point d'ostentation, ils considèrent leurs bonnes œuvres comme un bienfait de la providence. Je témoignai à plusieurs d'entre-eux mon admiration pour l'établissement d'Yokeley, ils avoient l'air surpris ; on n'ose pas les louer du bien qu'ils font.

Les Amis s'occupent aussi de l'instruction des enfans des pauvres ; ils sont élevés aux frais de la société. Les surveillans ont soin qu'ils ne soient pas négligés. On fournit aux familles indigentes des bibles et les livres de la société. Quelques Amis retenus par une fausse délicatesse, ne veulent pas demander de secours pour leurs enfans ; il est recommandé aux Amis,

de chercher ces pauvres honteux, de les engager à accepter ce qui leur est offert, et à le recevoir non comme un don des hommes, mais comme un bienfait de Dieu.

Quand les enfans des pauvres sont en âge, on leur donne un métier ; les garçons sont mis en apprentissage, et les filles servent dans les maisons des Amis.

L'égalité qui régne parmi les Amis, et le droit de surveillance qu'ils ont les uns sur les autres, n'empêchent point le riche de prendre le pauvre à son service ; et cependant, le maître peut-être admonété par son valet, et se trouver à côté de lui dans les assemblées législatives. Le valet jouit des mêmes prérogatives que son maître ; il discute, il propose, il rejete, et jamais de retour à la maison il ne manque à son devoir ; il n'abuse pas de l'égalité ; il jouit des nobles droits de

l'homme avec un sentiment chrétien qui éloigne toute pensée d'orgueil.

Le riche peut toujours colorer ou dissimuler ses vices, le pauvre se montre tel qu'il est—c'est surtout le peuple qui ressent les bons effets des sages loix des Amis ; rien ne le détourne de ses devoirs, les cabarets sont proscrits ; point de ces vices de soldats, qu'on décore du nom d'habitudes militaires ; des mœurs pures, simples, voilà son partage. Le pauvre est un dépôt confié au riche, dont il aura à rendre compte au jour du jugement : “ il sera
“ beaucoup redemandé à qui il aura
“ été beaucoup donné.” Les Amis se présenteront devant le tribunal divin avec foi et espérance ; ils auront rempli leurs devoirs de Chrétiens et d'hommes et les pauvres témoigneront pour eux.

Le costume des Amis a beaucoup excité la curiosité, et cependant il est

bien simple ; les hommes portent des habits bruns, point de jabots, des chapeaux à larges bords. Les femmes sont habillées de couleurs foncées, elles ne portent ni garnitures, ni dentelles, ni bijoux, ni broderies, elles ont toujours un petit bonnet de mousseline claire, leurs cheveux sont plats, point de frisures ; leurs chapeaux sont d'une forme particulière et ordinairement en étoffe noir ou grise. Leur propreté est d'une recherche très élégante et en général les étoffes qu'elles emploient sont très belles, quoique très simples.

Dans les premiers temps de l'histoire d'Angleterre, les loix régloient le costume ; mais bientôt les abus s'introduisirent, il n'y eut plus de distinctions, et surtout aux quinzième et seizième siècles le luxe fit des progrès rapides. Au temps de Georges Fox, les gens les plus religieux, et qui appartenoient en général à la classe moyenne

de la société, portoient des habits simples malgré l'exemple contagieux qu'ils avoient devant les yeux ; leur costume étoit à-peu-près le même que celui des Amis d'aujourd'hui. Georges Fox imita ces hommes sages. Telle est l'origine du costume des Amis.

La première fois qu'ils se réunirent en assemblée religieuse ils portoient tous ce costume simple, ils n'y firent aucun changemens en conséquence de leur nouvelle religion, ils ne déterminèrent aucune forme, ni couleur particulières ; ils apportèrent dans leur société, les habits simples, de leurs pères comme étant plus sérieux et plus décens.

Georges Fox recommandoit la simplicité, suivant en cela le précepte d'Esaïe, et les leçons de St. Pierre et de St. Paul.

Il fallut faire du costume un point de discipline, le temps auroit pu amener des changemens, et peut être au-

roit fini par ne laisser aucune trace de ces sages usages ; ainsi donc les ornemens de tout genre furent proscrits ; si un Ami s'éloignoit de la simplicité du costume adopté, il étoit repris et admonété.

On s'est bien trompé en croyant què les Amis avoient adopté un costume particulier, pour se singulariser et se distinguer du reste des hommes. Ils choisirent l'habillement le plus simple de leur siècle, c'étoit il est vrai, se distinguer des gens du monde ; mais la vertu se distingue aussi du vice, et qui jamais a pensé le lui reprocher.

En 1820 le costume des Amis est à-peu-près le même qu'il étoit en 1652. Ainsi depuis plus de cent cinquante ans, l'usage établi par Georges Fox a été observé ; ni l'exemple du monde, ni le ridicule qu'on à voulu jeter sur les Amis, rien n'a pu les corrompre ; ils sont restés debout au milieu des au-

nées, comme la date vivante de leur institution, et pour rappeler à la postérité les mœurs simples des premiers âges.

Cet espèce d'uniforme des Amis est comme un droit de surveillance, qu'ils ont donné au monde ; car aucun Ami ne peut se trouver dans les lieux qui lui sont interdits par ses institutions, sans être trahi par son habit. Mais ce n'est pas l'opinion des hommes que les Amis craignent, ce monde qui juge n'est pas le leur ; élevés dans des principes religieux, pour eux la voix de la conscience ne se fait pas entendre en vain. Ils sont hommes, ils peuvent être agités par les passions, mais ils tachent d'y résister.

Le luxe est aussi interdit aux Amis dans l'ameublement de leurs maisons. De beaux meubles auroient les mêmes inconveniens que de beaux habits : ils encourageroient et entretiendroient

l'orgueil et la vanité. Les Amis, quelques riches qu'ils soient, savent sacrifier leur amour propre à l'ordre et au bien public. On ne voit chez eux ni étoffes brillantes, ni dorures, ni ces ornemens superflus, qui n'ajoutent rien au bonheur de la vie. Il est rare qu'un Ami consente à se laisser peindre ; ils se considèrent comme des pauvres et misérables créatures, d'un peu plus de valeur seulement que la poussière et la cendre ; ils ne veulent pas de ces images qui ne représentent que le corps ; le souvenir qu'ils désirent qu'on conserve d'eux est d'une autre nature ; ils laissent à leurs enfans, à leurs Amis, leurs vertus pour modèle.

Georges Fox qui scrutoit tout avec l'œil d'un réformateur, crut appercevoir dans le langage usité des abus qu'il voulut réprimer.

Plusieurs expressions lui semblèrent contenir des flatteries basses ; d'autres

être contraires à la vérité. Une des premières conditions du christianisme c'est la vérité. Et les Amis comme de purs Chrétiens, devoient changer un langage qu'ils croyoient s'en éloigner.

Leur première innovation fut de substituer le pronom *toi*, au pronom *vous*. Le tutoyement sembla plus naturel à Georges Fox, et il l'adopta pour lui et ses sectateurs.

En suivant les règles de la grammaire, c'est sans doute une faute d'employer le mot *vous* au singulier. Aussi les Amis, pour justifier leur opinion, firent paroître une apologie du tutoyement. Cet ouvrage, aussi-tôt qu'il fut publié, fut présenté au roi Charles II. et à son conseil. Le roi convint que les Amis avoient raison, et que le pronom *vous* employé au singulier, n'étoit pas l'expression propre. Ce livre fut très répandu, et l'effet qu'il produisit fut de diminuer les préventions; les

Amis depuis ce moment ne furent plus persécutés pour leur langage, comme ils l'avoient été auparavant ; et les magistrats, après l'approbation de leur maître, n'osèrent plus punir les Amis de ce qu'ils appelloient leur grossièreté.

Robert Barclay et William Penn entreprirent aussi de défendre leur opinion. Un des plus grands argumens employé par eux en faveur du tutoyement, étoit que le pronom *toi*, en s'adressant à une seule personne avoit été autrefois en usage, et que l'expression *vous*, lui avoit été substituée seulement pour flatter l'orgueil des hommes.

“ Le mot vous,” dit William Penn, “ fut employé premièrement comme “ une adulation en s'adressant aux “ Papes et aux Empereurs ; en imitation des vains honneurs que les “ payens rendoient à leurs divinités ;

“ attribuant ainsi un honneur pluriel
“ à une seule personne ; comme si un
“ Pape avoit été fait de plusieurs Dieux,
“ et un Empereur de plusieurs hom-
“ mes ! Il semble que le mot toi soit
“ trop mesquin pour être une marque
“ de respect ! il faut aux ambitieux
“ un style qui plaise à leur vanité.”

Qui pourroit s'offenser d'être tutoyé par les Amis ; il y a quelque chose de si bienveillant, de si tendre, dans ce mot toi, c'est l'expression du cœur, elle dit les liens d'enfance, et les liens de famille. *Je vous aime*, ne veut pas dire *je t'aime*. Nous tutoyons ceux que nous préférons ; les Amis qui s'aiment les uns les autres comme des Chrétiens, n'admettent aucune différence ; ils n'oublient jamais que nous sommes tous frères ; leurs paroles, leurs actions sont empreintes de ce souvenir. Le pauvre en recevant les aumones du riche, lui répond, *je te*

remercie, et cette familiarité fraternelle, sans nuire à la reconnoissance, donne au bienfait le charme de l'amitié et de l'égalité.

Les Amis appellent tous les hommes amis. En parlant, en écrivant, et pour désigner les personnes, c'est toujours l'expression dont ils se servent en ajoutant le nom de batême et le nom de famille ; car jamais ils n'emploient les mots Monsieur, Madame, Mademoiselle ; ni les titres de Majesté, Excellence, Grace, Honorable ; tout cela, disent-ils, n'est d'usage que pour caresser la vanité. D'ailleurs l'application de ces qualités de Majesté, d'Excellence, &c. &c. pourroit les entraîner à dire ce qui n'est pas vrai, en qualifiant d'honorable ce qui souvent n'est pas honorable, et d'excellence ce qui peut être mauvais.

D'après ce principe de vouloir toujours la vérité et rien que la vérité, les

Amis ne terminent jamais leurs lettres par cette phrase assez souvent d'usage, Je suis votre humble serviteur. "Fausseté réelle," dit Barclay, "car il est notoire que ces complimens ou formules ne contiennent aucun dessein de service."

Indépendamment de ces considérations, les Amis, pour se justifier de ne jamais donner aucun titre, s'appuient des paroles de Jésus Christ qui exhortoit ses disciples à ne recevoir aucun titre des hommes ; tels que d'être appelés Rabbi. "Vous êtes tous frères," leur disoit-il, "ne soyez point appelés maitres, Christ seul est votre docteur."

Georges Fox écrivit au Roi de Pologne, à Cromwell, et à Charles II., jamais il ne les qualifia du titre de majesté, il ne les appelloit que Roi ou par leurs noms de batême.

Les Amis ont aussi changé les noms des jours et des mois, disant qu'ils avoient une origine payenne.

Sunday—Dimanche, qui veut dire jour du soleil, était ainsi nommé par les Saxons, parceque c'étoit le jour où ils sacrifioient au soleil. *Monday*, Lundi, qui en Anglais signifie jour de la lune, étoit le jour où on sacrifioit à la lune. *Tuesday*—Mardi, étoit consacré au Dieu Tuisco.* *Wednesday*, Mercredi, au Dieu Woden.† *Thursday*—Jeudi, au Dieu Thor,‡ &c. &c. Les Amis pensent qu'ils ne doivent pas se servir du nom des divinités payennes ; et ainsi ils appellent Dimanche le premier jour ; Lundi, le second jour ; Mardi, le troisième jour ; Mercredi, le

* Tuisco Dieu des Germains ; on croit que c'étoit le même que le Teutates des Gaulois.

† Woden ou Odin, un des Dieux des anciens Germains, quelques uns ont cru que c'étoit le même que Mercure.

‡ Thor ou Taran, noms sous lesquels les Celtes adoroient Jupiter, à qui ils immolaient des victimes humaines.

quatrième jour — et ainsi de suite jusqu'à Samedi qui naturellement se trouve le septième jour.

Pour la même raison qu'ils ont changé les noms des jours, les Amis ont aussi changé ceux des mois qui ont une origine payenne. Ils désignent Janvier le premier mois ; Février, le second mois ; Mars, le troisième mois — et ainsi de suite jusqu'à Décembre le douzième mois.

En parlant des apôtres, les Amis n'employent pas l'expression de *saint* ; ne reconnoissant pas l'autorité papale, ils n'admettent pas la canonisation.

Les Amis ne disent point ces mots d'usage — *un heureux hasard* ; ils ne croient pas au hasard. Ils n'ont pas l'exageration de langage, qui donne lieu à ces petites faussetés de société qui nuisent tant au naturel, et même au caractère. Ils ne demandent pas *mille pardons* pour de légères fautes ;

ils disent, Je suis fâché d'avoir agi ainsi ; et ils sont fâchés. Ils ne disent pas, Je suis désolé, ou enchanté pour des riens ; leurs paroles sont simples, parceque leurs pensées sont élevées, et que l'habitude de la réflexion leur a donné cette mesure, et ce tact, qui sont le charme et la sûreté de la société.

Jamais non plus ils ne disent, *bon jour, bon soir, bonne nuit* ; ils pensent que tous les jours, toutes les nuits, tous les soirs, sont également bons, que le souhait des hommes n'y peut rien, et qu'ainsi ces phrases d'usage sont vuides de sens et inutiles. Ils s'informent avec beaucoup de bienveillance de votre santé. En partant, l'expression dont ils se servent est celle-ci, *Farewell*, que nous traduisons par Adieu, mais qui signifie, *Vivez bien*. On a reproché aux Amis, comme un abus de mots, de donner à tout le

monde indistinctement le nom d'Ami. Il est facile il me semble de les justifier ; et pour cela il ne faut que les expliquer. Entre eux ils s'appellent Amis, parcequ'ils trouvent cette expression bienveillante ; ils ne croiroient pas juste de faire une différence pour ceux qui ne font pas partie de leur société ; car leur tolérance est vraie comme leur piété. Toujours ils seroient prêts à secourir, à aider celui qu'ils appellent Ami, non seulement comme homme, mais comme chrétien. Ainsi ce nom d'Ami n'est point un abus, car ils en remplissent tous les devoirs, aussi bien qu'ils en professent les sentimens.

Georges Fox ne se soumit point à l'usage d'oter son chapeau en signe de respect, ni de saluer en inclinant le corps. Il trouvoit que les hommes compromettoient leur dignité par ces

vains honneurs qu'ils se rendent les uns aux autres.

Dans leurs assemblées religieuses, les Amis, soit qu'ils prêchent ou qu'ils prient, ont la tête découverte, ainsi ils pensent qu'ils ne doivent pas rendre le même honneur aux hommes, et confondre ainsi le Créateur et la créature.

En général, ceux qui ne connoissent des Amis que leur mépris pour les usages reçus, les croient un peuple grossier. Mais combien cette erreur est grande. J'ai visité les Amis, depuis le pauvre jusqu' au riche, et chez tous j'ai trouvé cette bienveillante bonté qui est la vraie politesse. Ils viennent à vous en vous tendant la main, ils vous entourent de soins aimables ; ils ont la bonne manière enfin, car on est vite à l'aise chez eux, on se croit chez soi. Les Amis aiment qu'on soit libre chez eux, et ils y autorisent par leur conduite. Ils vaquent

à leurs affaires comme s'ils étoient seuls ; ils ne font point d'excuses de cette manière d'agir ; mais il y a tant de naturel, de simplicité, dans ce qu'ils font, que même les gens les plus susceptibles ne pourroient s'en offenser.

On pourroit croire aussi qu'il y a peu de ressources de conversation chez les Amis, puisqu'ils ont renoncé aux plaisirs du monde. Mais beaucoup d'entre-eux sont instruits, parlent plusieurs langues, connoissent bien l'histoire et la littérature ; ils aiment en général l'histoire naturelle. Enfin je ne crois pas que chez les Amis on puisse regretter la musique, la danse, les spectacle, on n'y pense pas ; mais revenu dans le monde, le souvenir des Amis occupe, distrait, et c'est avec bonheur qu'on se retrouve parmi eux.

Quelquefois dans une société ou se trouvent plusieurs Amis réunis, la con-

versation s'interrompt subitement, et le recueillement devient général ; ce silence se communique, on n'auroit pas le désir, ni même jé crois, le pouvoir de parler, tant est vraie l'influence religieuse. Un des Amis a été saisi d'une pensée religieuse ; l'expression de sa figure, sa contenance, révèlent ce qu'il éprouve. Alors par respect, pour ne pas le détourner de sa méditation, on se tait. Ces pensées, ces rêveries religieuses, quelquefois s'expriment par la parole. Quand l'orateur a fini, un silence de quelques instans suit encore, puis on reprend la conversation qui avoit été interrompue. Au reste, cette circonstance est assez rare, et n'arrive guère que dans les visites de famille des ministres.

Avant les repas, les Amis se recueillent un instant, ils rendent grâce mentalement ; quelquefois ils parlent, mais seulement quand ils se sentent

bien pénétrés, et non pas machinalement comme quelques uns le font bien souvent en répétant leur bénédicité, qui est le même pour tous, quelles que puissent être les différentes pensées. “ Les dispositions du cœur,” disent les Amis, “ ne sont pas aujourd’hui ce qu’elles étoient hier ; doit-on avoir des mots préparés pour remercier Dieu.”

Les Amis n’ont point d’affectation ; tout est simple chez eux, parcequ’ils sont vraiment persuadés. Aussi leurs usages, quoique bien différens des autres, ne peuvent prêter au ridicule ; il y a quelque chose de trop sérieux de trop religieux pour exciter le rire ; on peut surement les combattre, mais la critique des hommes légers et superficiels ne sauroit les atteindre.

Georges Fox bannit de sa société la musique, la danse, les spectacles, le jeu, et la chasse ; considérant ces plai-

sirs non seulement comme employant et perdant un temps précieux, mais aussi comme dangereux pour les mœurs et pour la morale.

Les Amis considèrent le calme de l'âme comme une des premières conditions du christianisme, c'est pourquoi ils craignent tout ce qui peut agiter l'esprit et exciter les passions. Quand Platon forma ce qu'il appelloit sa pure république, il en exclut la musique.

Georges Fox pensoit que la musique, comme faisant partie du culte religieux, étoit une coupable distraction ; ses sectataires partagèrent son opinion, et de plus, considèrent la musique comme dangereuse, parcequ'elle entraîne dans le monde ; car celui qui possède un talent veut le faire briller ; les resultats de cet art, semblent aux Amis devoir produire l'envie, l'amour propre, l'orgueil. Ils pensent aussi

que la musique ne tend pas au but le plus important de l'éducation, qui est le développement et les progrès de l'esprit ; si elle a quelque effet dans la civilisation, disent-ils, ces effets se montrent dans les formes, et n'influent pas sur le moral. La musique, quoiqu'elle inspire de doux sentimens, n'enseigne pas la vertu ; peut-être elle peut adoucir les sauvages. chez qui les impressions sont tout ; mais une communauté chrétienne, dans l'opinion des Amis, ne peut admettre de civilisation que celle produite par les principes du christianisme. La musique n'a rien de solide, de durable, elle peut agiter comme les liqueurs fortes, mais quand cette ivresse est passée, les sens s'engourdissent de nouveau. La musique n'a point de but, elle ne peut consoler l'âme quand l'âme est triste, et si les Amis croyoient à la musique le pouvoir de consoler, c'est

surtout alors qu'ils la penseroient dangereuse, puis qu'elle détourneroit l'homme de son vrai, de son unique consolateur.

La musique ne peut produire des pensées qui élèvent l'âme aux choses sublimes. Les sons les plus mélodieux que puissent rendre les instrumens sont terrestres, ils sont l'ouvrage des hommes. La vraie élévation ne peut venir que de la source divine. Ainsi donc les Amis, ne voyant point d'utilité morale dans l'étude de la musique, l'excluent de leur société.

Je demandois un jour à un Ami, si cependant il ne pensoit pas qu'il y auroit de la musique dans le ciel? je le crois, répondit-il, mais il n'y aura pas d'instrumens.

Oui, la pure union des âmes produira la céleste harmonie, les anges rediront ces sons d'immortalité, lou-

anges de l'éternel, qui proclameront et sa puissance et sa bonté.

Georges Fox protestoît contre tous les spectacles.

Il n'est pas permis aux Amis d'aller au spectacle. Ils ne sont point d'avis que la comédie soit une école de mœurs ; car quand elle croit enseigner la morale, c'est plutôt les vertus faciles du paganisme qu'elle montre, que les loix douces mais sévères de l'évangile ; et quand elle veut corriger le vice, c'est plutôt en le rendant ridicule qu'odieux ; elle le fait fuir par la crainte des hommes, et non par la crainte de Dieu.

Les Amis croient que les spectacles sont contraires au bonheur des hommes, en ce qu'ils distraient leurs pensées des pratiques et des devoirs religieux, qui, selon eux, sont les seules jouissances du vrai chrétien.

Ils ne permettent pas que leurs enfans apprennent à danser ; ils considèrent cet exercice comme futile et indigne de l'homme.

Pour les Amis, l'action d'apprendre a quelque chose de sérieux, dont les résultats doivent servir au perfectionnement des facultés. Il est tout simple que des hommes qui consacrent à la méditation et à la réflexion, même les courts instans qui séparent leurs occupations, prennent l'habitude et le besoin des choses sérieuses et utiles. La danse entraine les bals, les bals c'est le monde, et le monde des Amis est un monde religieux.

Georges Fox n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit être utile à sa société. Il recommandoit surtout que les Amis ne lussent point de romans ; disant, qu'ils avoient une pernicieuse influence sur l'esprit.

Le danger des romans, disent les

Amis, est de faire croire aux hommes que les élans du sentiment, et l'exaltation, suffisent à la conduite de la vie ; alors nécessairement les devoirs et les préceptes du christianisme semblent dures et arides ; l'imagination du lecteur, animée, dirigée par l'imagination de l'auteur, erre dans le vague, et s'éloigne du positif, dont les bases sont la vérité et la religion,

Les Amis croient que les hommes ont le droit d'ôter la vie aux animaux pour pourvoir à leur nourriture.

Dieu donna à Noë et à ses descendans la permission d'user de ce privilège ; il n'y a surement aucune exception ; les animaux sauvages, aussi bien que les animaux apprivoisés, peuvent servir aux besoins des hommes. Mais il ne s'ensuit pas parceque les hommes ont ce droit sur les animaux, qu'ils doivent les sacrifier à leurs bar-

bares plaisirs ; et ici commencent les objections de Amis contre la chasse.

La chasse, disent-ils, comme amusement seulement, est un plaisir cruel. Un pauvre animal est quelquefois poursuivi pendant des heures, on prolonge son agonie, car ses souffrances commencent avec sa première crainte. Ce n'est pas pour pourvoir à sa défense ou à sa nourriture qu'on le détruit, mais uniquement pour s'amuser. Ce plaisir inhumain ne peut être approuvé des Amis. Ils ne considèrent pas les animaux comme des créatures égales à l'homme, mais aussi comme des créatures de Dieu, créés par lui, et pour lesquelles ils doivent avoir cette pitié et ce sentiment de protection que le fort éprouve pour le foible. D'après cette opinion, les Amis se font des devoirs envers les animaux. Ils veulent que toujours on se rappelle,

que cette espèce différente de la notre a cependant la même origine, que Dieu nous l'a donnée dans sa prévoyante bonté, que nous pouvons user de ce bienfait mais ne pas méconnoître le but du créateur en tourmentant sa créature, et en troublant l'harmonie de la nature.

Nous craignons de détruire l'ouvrage des hommes, nous respectons le marbre et le bois, et nous ne craindrions pas de faire souffrir ce qui éprouve la douleur, dont les gémissemens se font entendre et réclament notre pitié. Oh bénis, mille fois bénis, soient les Amis, dont la religieuse humanité épargne la souffrance inutile.

Peut-être y a t'il des objections à opposer aux Amis sur leur mode d'éducation ; mais comment se servir avec eux de froids raisonnemens, ils répondent par des sentimens. D'ailleurs, ils se croient guidés par des révéla-

tions divines, et ils agissent d'après cette idée. On peut détruire les sophismes, les raisonnemens spécieux de l'esprit, mais pourquoi attaquer des gens de bonne foi, franchement persuadés, et combattre des principes qui servent à leur vertu à leur bonheur ? Ce n'est pas une opinion individuelle dont il s'agit, c'est une société toute entière qui se dirige d'après les mêmes sentimens, et qui offre des résultats suffisans pour satisfaire le philanthrope.

Chez les Amis rien n'est brillant, tout est sérieux, on ne peut être séduit, entraîné par des formes austères, des habitudes rigides ; mais la pieuse simplicité dont ils s'entourent, la pureté de leur morale, pénètrent l'ame ; en entendant leurs prières, en voyant leur recueillement, on éprouve une émotion religieuse qu'eux seuls, peut-être, peuvent exciter aussi vivement ; on diroit qu'ils vivent familièrement avec Dieu,

ils le mélangent à toutes leurs pensées ; et pour se rendre dignes de ces rapports divins, ils observent scrupuleusement leur conduite, et ainsi ils se rapprochent du ciel par leurs vertus.

FIN.

MADAME FRY

ET

LA PRISON DE NEWGATE.

MADAME FRY.

COMMENT parler de Newgate sans faire mention de Madame Fry ; d'ailleurs elle s'offre ici naturellement, comme un beau résultat de la société des Amis, dont elle est membre et ministre.

On peut louer le courage, l'exalter la gloire, mais pour dire la piété, la vertu, l'humilité, il faut un autre langage, et seroit-ce avoir compris Madame Fry, que lui donner un de ces froids éloges, circulaire académique,

lieux communs qui s'appliquent à tout le monde, parcequ'ils n'expriment aucun sentiment.

Ici ma tâche est facile, je n'ai qu'à raconter, seulement je crains de n'oser tout dire ; admise dans l'intérieur de Madame Fry, une sorte de pudeur m'empêchera de trahir ses vertus domestiques ; mais son caractère public fera comprendre ce que je tairai.

Elizabeth Gurney, troisième fille de John Gurney * d'Earlham Hall dans le comté de Norfolk, naquit en 1780 ; elle perdit sa mère de bonne heure, et fut ainsi très jeune livrée à elle même. Son père, quoique membre de la so-

* La noble et ancienne famille de Gournay ou Gurney est originaire de Normandie. Ici sûrement une note chronologique pourroit paroître déplacée. La vertu n'est-elle pas le plus beau des titres ! mais on me pardonnera un peu d'orgueil national, et j'étois fière de trouver une origine françoise à cette famille Gurney, si éminemment supérieure, où les hommes et les femmes sont également distingués ; qui réunit les vertus et les talents, et depuis le philanthrope jusqu'au savant, et au législateur, offre de beaux et honorables exemples.

ciété des Amis, n'étoit pas très stricte, et laissoit à ses enfans une grande liberté. Elizabeth Gurney, élevée dans le monde, y jouit de tous les avantages que donnent la naissance, la fortune, et l'éducation. On la conduisit à Londres ; elle voulut tout voir, essaya des plaisirs bruyans, puis revint en Norfolk ; à cette époque elle avoit dix-sept ans. Peu de temps après son retour, selon l'usage des Amis, et comme celà arrivoit souvent, quelques ministres vinrent à Earham pour y faire une *visite de famille*. Alors la maison sembloit changer d'aspect ; les figures étoient plus graves ; tout se ressentoit de la sainte visite. Cette fois surtout, Elizabeth Gurney fut très frappée et pénétrée des leçons évangéliques qu'elle entendit. Dans une âme comme la sienne, une impression religieuse ne pouvoit être passagère ; trop pieuse et trop éclairée pour se

borner à une inutile dévotion, elle prouva sa foi par ses œuvres; et bientôt après elle pria son père de lui permettre de convertir un des salons d'Earlham en chambre d'école. Elle y reçut quatrevingt pauvres enfans; chaque jour elle alloit passer quelques heures avec eux; elle leur lisoit la bible, et la leur expliquoit. Elle prit le costume simple des Amis, et renonça aux fêtes et aux plaisirs. En 1800, elle épousa Monsieur Fry; sa bonté sa générosité justifient bien la préférence que Madame Fry lui donna; jamais il ne s'est opposé à ses bonnes œuvres; au contraire il lui facilite, il lui donne les moyens de soulager les malheureux, en la laissant disposer chaque année d'une somme considérable, qu'elle consacre entièrement aux besoins des pauvres. La vie de Madame Fry est réglée par les bonnes actions; son temps est divisé par ses visites charitables et

journalières. Elle ne fait aucune distinction, les malheureux sont frères ; qu'importent les différences de pays, de religion ; la douleur est partout la même, la bienfaisance doit donc être universelle. Madame Fry est toute à la fois et le médecin de l'âme, et le médecin du corps ; elle console, elle nourrit, elle donne et la bible et le vêtement, et c'est ainsi qu'elle explique, qu'elle enseigne l'évangile. Elle ne refuse pas ses secours aux coupables ; elle ne comprend le vice que comme une maladie, et jamais elle ne s'éloigna des malades.

Toujours occupée des malheureux et du bien qu'elle peut leur faire, Madame Fry, instruite de l'état déplorable de la prison des femmes à Newgate, résolut de la visiter. Elle s'adressa au gouverneur pour obtenir la permission d'y être admise ; il répondit qu'elle courreroit de vrais dangers en entrant

dans cet asyle du vice et du désordre, et que lui même il n'osoit en approcher; que les propos qu'elle entendroit et les horreurs dont elle seroit témoin, la révolteroient, et qu'il croyoit de son devoir de l'engager à abandonner son dessein. Madame Fry dit qu'elle savoit bien à quoi elle s'exposait, et qu'elle désiroit seulement la permission d'entrer dans la prison. Le gouverneur lui conseilla de ne prendre avec elle ni sa bourse ni sa montre. La réponse de Madame Fry fut; " Je te remercie; je n'ai aucune crainte, je garderai ma bourse et ma montre." Elle fut conduite dans une chambre de la prison, où se trouvoient à-peu-près cent soixante femmes; celles qui étoient condamnées, celles qui n'étoient pas encore jugées, toutes étoient confondues. Les enfans élevés à l'école du vice, n'entendant, ne proferant que des blasphèmes, ajoutaient

encore à l'horreur de ce tableau. Les prisonnières mangeoient, faisoient leur cuisine, couchoient dans la même chambre ; enfin on eut dit que Newgate étoit un antre de sauvages. Madame Fry ne fut point découragée ; la grâce de Dieu est infinie, le vrai chrétien ne désespère jamais. Malgré une santé très délicate, et qui l'étoit surtout alors, elle persévéra dans son pieux dessein. Ces femmes l'écoutaient, la contemploient avec étonnement, cette belle figure si pure, si calme, sembloit déjà avoir adoucie leur férocité. Si la vertu se rendoit visible on ne pourroit lui résister, à t'on dit, et pour moi c'est ainsi que j'explique cet ascendant extraordinaire que Madame Fry exerce sur tous. Oui, la vertu s'est rendue visible, elle a pris les traits de cette femme bienfaisante ; qui, telle que la prière, console et guide les hommes. Madame Fry s'adressa

aux prisonnières, “ vous semblez malheureuses,” leur dit-elle, “ vous manquez de vêtemens ; n’aimeriez vous pas qu’un ami s’occupât de vous, vint soulager votre misère ?” “ Certainement,” répondirent-elles, “ nous ne demanderions pas mieux, mais personne ne se soucie de nous et où trouverions nous un ami ?” “ Je suis venue avec le désir de vous servir, reprit Madame Fry, “ et je crois que si vous voulez m’aider, je pourrai vous être utile.” Alors elle leur dit des paroles de paix, leur fit entrevoir l’espérance ; elle ne parla point de leurs crimes ; ministre d’un Dieu “ tout amour,” elle étoit là pour consoler et pour prier, et non pour juger et condamner. Quand elle voulut partir, ces femmes se pressèrent autour d’elle comme pour la retenir, “ vous ne reviendrez plus,” disoient-elles ; mais Madame Fry promit de revenir. En effet, bientôt elle fut au

milieu d'elles ; elle entra dans la prison avec l'intention d'y passer la journée ; les portes se fermèrent sur elle, et elle demeura seule avec les prisonnières. “ Vous ne pouvez penser,” leur dit-elle, “ que je sois venue ici “ sans en avoir reçu la commission ; ce “ livre (elle tenoit une bible), le guide “ de ma vie, m'a conduit vers vous ; “ il m'ordonne de visiter les prison- “ nières, et d'avoir pitié des pauvres et “ des affligés ; je suis prête à faire tout “ ce qui est en mon pouvoir, mais mes “ efforts seroient vains si vous ne vou- “ liez pas les seconder.” Elle leur demanda si elles ne désiroient pas qu'elle leur lut quelques passages de ce livre qui l'avoit envoyé vers elles. Elles y consentirent. Madame Fry choisit la parabole du père de famille, St. Matthieu, ch. 20 ; et quand elle en vint à cet homme qui fut loué à la onzième heure, elle s'écria, “ Voici

“ maintenant la onzième heure sonne
“ pour vous, la plus grande partie de
“ vos vies a été perdue, mais Christ
“ est venu pour sauver les pécheurs ! ”
Quelques unes demandèrent qui étoit
Christ ! d'autres disoient que surement
il n'étoit pas venu pour elles ; que le
temps étoit passé, et qu'elles ne pou-
voient plus être sauvées. Madame Fry
répliquoit, que Christ avoit souffert,
qu'il avoit été pauvre aussi, et que
c'étoit surtout pour sauver le pauvre
et l'affligé, qu'il étoit venu.

Madame Fry obtint que les enfans
fussent réunis dans une école qui s'é-
tablit dans la prison même, et qu'on
s'occupât de leur instruction religieuse.
Les prisonnières, malgré leurs vices
et leurs désordres, saisirent avec joie
la pensée d'améliorer le sort de leurs
enfans. En rendant ces femmes au
premier sentiment de la nature, l'a-

mour maternel, c'étoit déjà avoir beaucoup fait.

Une femme qu'on nomme la *matrone*, eut la direction des prisonnières, sous la surveillance des dames de la société des Amis qui composent le comité de Newgate.

Quand Madame Fry eut rédigé une règle de conduite pour les prisonnières, un jour fut fixé, et le Lord Maire et un des Aldermen étant présents à Newgate, Madame Fry lut à haute voix chaque article, en demandant aux prisonnières si elles les adoptoient ; elles devoient alors lever la main en signe d'approbation. La constitution de Madame Fry fut reçue à l'unanimité, tant étoient vrais le respect et la confiance qu'elle inspiroit.

Grâce à la pieuse persévérance de Madame Fry, aux années qu'elle y a consacrées, la Prison de Newgate a

changé d'aspect ; l'influence de la vertu a adouci l'horreur du vice ; Newgate est devenue l'asyle du repentir.

Les vendredis sont les jours publics où l'on peut visiter la prison ; on entend Madame Fry lire la bible aux prisonnières, et souvent leur en expliquer des passages ; sa voix est bien belle, on sent qu'elle n'a jamais exprimé que la vertu, le son en est si pur !

La feue reine voulut voir Madame Fry, et lui témoigner toute l'admiration que sa conduite lui inspiroit. La cité de Londres lui vota des remerciemens ; enfin il n'est pas un Anglais qui ne bénisse le nom de Madame Fry.

Mais aussi dans quel autre pays que l'Angleterre, auroit-on permis à une femme, et surtout à une femme qui ne professe pas la religion dominante, de se mêler des prisons, d'y donner des

loix ? Partout ailleurs, des intérêts personnels, des haines de partis, se seroient opposés aux grands résultats de la vertu persévérante. Dans ces temps de révolutions et de démoralisation, il est doux d'avoir à louer la noble indépendance d'une nation, qui, forte de ses loix et de sa morale, ose donner au mérite d'éclatantes distinctions sans être retenue par aucun préjugé.

Aussi utile à sa seete qu'elle l'est à Newgate, Madame Fry porte dans son ministère évangélique cette indulgence qui provient d'une vraie pitié, et d'une conscience pure. Son éloquente morale pénètre l'âme ; on se croit meilleur en l'entendant, ou du moins on sent qu'on peut le devenir ; on ne la craint pas, on l'aime ; enfin, elle est l'exemple de ses paroles ; comment ne pas les écouter, les respecter. Que de détails touchans je pourrai donner.

Mais ici je terminerai cette notice ; heureuse de penser que Madame Fry est là, qu'elle est jeune encore, et que long-temps sa famille, les pauvres, et ses amis, peuvent espérer la conserver.

NEWGATE.

PARMI tant de choses intéressantes à voir à Londres, la prison de Newgate peut être mise au premier rang.

L'intérieur de la maison a plutôt l'air d'une manufacture que d'une prison. Point de cachots, point de chaines, toutes les portes de communications sont ouvertes ; le plus grand ordre règne dans la prison ; les prisonnières soumises aux loix qu'elles ont adoptées, n'essayent pas de s'en écarter.

Madame Fry a formé un comité composé de vingt quatre dames de la société des Amis. Chaque jour quel-

ques unes d'elles viennent visiter les prisonnières, leur lire la bible, enfin passer une partie de la journée avec elles ; rien n'arrête leur zèle, rien ne s'oppose à leur pieuse persévérance.

Les dames du comité fournissent de l'ouvrage aux prisonnières, et le leur payent quand il est fini. Puis ces ouvrages se vendent les Vendredis, jours où le public est admis à visiter la prison. L'argent qui provient de cette vente, sert à rembourser les dames du comité.

La maison fournit le feu, le pain, le diner, le déjeuner, et deux onces de savon par semaine. Si les prisonnières désirent quelque chose de plus, elles doivent l'acheter à leurs frais. On ne leur donne point de lumière ; elles peuvent en avoir, mais elles doivent aussi se la procurer.

Je donnerai le détail de l'emploi du temps des prisonnières.

Elles se lèvent à six heures, se lavent, font leurs lits, et balevent leurs chambres. Puis la femme surveillante (the ward-woman) vient voir si tout est en ordre, et distribue une livre de pain à chaque prisonnière, qui est la ration pour la journée. A huit heures, chacune reçoit une pinte de gruau pour son déjeuner; après elles nettoient les ustensiles du déjeuner, et arrangent leurs chambres. A neuf heures elles se mettent à l'ouvrage.

Tous les jours à dix heures et demie, quelques dames du comité viennent lire la bible aux prisonnières, qui se réunissent toutes alors dans la salle appelée *chambre du comité*. Après la lecture elles retournent à leur ouvrage. A midi le diner. Tous les deux jours, elles ont de la viande et une demie livre de pommes de terre. L'autre jour, une pinte de soupe et des pommes de terre. Si elles veulent

avoir de la bière ou du porter, qui sont les seules boissons permises, elles doivent l'acheter de leur argent. Elles ne peuvent avoir que deux pintes de bière par jour.

Après le dîner elles se remettent à l'ouvrage jusqu'à la nuit. A sept heures du soir en été, et à cinq heures en hiver, le porte-clef vient les enfermer dans leurs chambres ; là elles peuvent encore travailler si elles le désirent.

Un moniteur est toujours avec elles. Ces moniteurs sont obligés de faire chaque jour un fidèle rapport de la conduite des prisonnières de leurs classes, aux dames du comité ou à la matrone.

Le moniteur est choisi parmi les prisonnières. L'élection se fait ainsi : les dames du comité désignent celle dont la conduite est la meilleure ; puis on réunit toutes les prisonnières, et on

la leur propose. Si elles n'ont aucune raisonnable objection à opposer, le moniteur désigné est élu.

Ces moniteurs portent au cou une plaque en cuivre, sur laquelle est écrite " Moniteur," et le numéro de leur classe. Toutes les prisonnières portent une plaque semblable, sur laquelle est marqué le numéro qu'on leur donne en entrant, qui sert à les désigner, et aussi le numéro de la classe où elles sont placées.

Les enfans des prisonnières, légitimes ou illégitimes, sont reçus dans la maison jusqu'à l'âge de sept ans. Il y a une école établie pour eux dans la prison ; la maitresse d'école est aussi une des prisonnières. Celle qui remplit cet emploi maintenant avoit été condamnée à mort pour vol. Elle a obtenu sa grâce, et a été choisie pour maitresse d'école parcequ'elle lisoit et

écrivait bien. La conduite de cette femme est exemplaire ; et l'on peut dire que Madame Fry a opéré en elle une résurrection morale.

Il y a encore une autre école dans la prison, pour celles des prisonnières qui ne savent ni lire ni écrire, et qui désirent apprendre. La maîtresse de cette école, ainsi que celle des enfans, reçoivent chacune des dames du comité, une livre sterling tous les trois mois (vingt quatre francs.)

Le comité, aidé des * magistrats et des † dons particuliers, fournit les

* Je saisis avec empressement l'occasion de rendre justice au bienfaisant magistrat le sheriff Williams, qui seconde si bien Madame Fry. Quand l'autorité est placée en de si bonnes mains, l'obéissance devient facile ; il est touchant de voir le respect et la confiance que les prisonnières de Newgate témoignent au Sheriff Williams ; il leur parle avec tant de bonté que loin de le redouter et de le craindre, ces malheureuses femmes l'écoutent avec une grande attention, et semblent pénétrées de ses paroles de paix et de justice.

† Ces dons particuliers sont très considérables. Madame Fry eut besoin de fonds pour améliorer le sort des prisonnières, et avant de former le comité, elle s'adressa à un de ses parens, membre du Parlement, et lui dit le triste sort

livres, le papier, les plumes, tout ce qui est nécessaire aux malades, et aux femmes en couches et la layette des enfans.

Il y a une chapelle dans la maison ; les prisonnières y entendent le service divin deux fois par semaine.

Les magistrats ont investi les dames du comité du pouvoir de punir comme elles le jugeroient convenable, les prisonnières qui ne se conformeroient pas aux réglemens. Bien rarement on est obligé d'user de rigueur ; et cependant la plupart de ces femmes ont commis de grands crimes ; mais l'ordre, la per-

des prisonnières. Cet homme bienfaisant, lui remit de suite cent livres sterlings, quelque temps après il renouvela le même don en engageant Madame Fry à venir à lui quand elle désireroit d'autres secours. Les Anglais mettent au rang de leurs dépenses nécessaires le bien qu'ils font aux pauvres, et il est juste de le dire ils font un noble usage de leurs fortunes. Tous les établissemens de charité en Angleterre ; sont supportés par des dons volontaires. Les Anglais savent donner non seulement avec générosité, mais aussi avec délicatesse, et on voit que pour eux donner est un plaisir aussi bien qu'un devoir.

sévérance, la justice, et la bonté, sont des puissances auxquelles il est difficile de résister. La vertu étonne d'abord, puis subjugue, et persuade enfin.

Ainsi donc, grâce aux soins de Madame Fry et des dames du comité, ces malheureuses femmes, vouées à l'opprobre et à la misère, peuvent encore espérer un avenir ; on leur donne les moyens de se corriger ; on les aide, on les soutient, et l'espérance leur est offerte comme la récompense du repentir.

RÈGLEMENS POUR LA CONDUITE
DES
PRISONNIÈRES À NEWGATE.

I.—La matrone, au nom “de l’association pour l’amélioration de la prison des femmes à Newgate,” a l’inspection générale des prisonnières ; tant en ce qui regarde leur conduite, que par rapport à leurs ouvrages, dont elle doit tenir un compte exact.

II.—Les prisonnières étant divisées en classes, un moniteur, choisi parmi celles qui se conduisent le mieux, a l’inspection d’une classe. Il est recommandé à chaque prisonnière de

porter constamment une plaque désignant sa classe, et la place qu'elle y occupe.

III.--Une des prisonnières jugée propre à cet office, est nommée gardienne de la cour de la prison ; elle doit prévenir les désordres, et avertir ses compagnes quand leurs parens ou leurs amis viennent les visiter ; elle doit veiller aussi à ce qu'elles ne restent pas à la grille au de-là du temps nécessaire, c'est à dire après que les visiteurs sont partis.

IV.—Il est défendu aux prisonnières de rien demander à ceux qui visitent la prison ; si on leur offre de l'argent, elles doivent refuser d'une manière respectueuse, et prier que cet argent soit déposé dans le tronc destiné à recevoir les aumones qu'on veut bien leur faire, et qui sont ensuite partagées entre-elles.

V.—Il est recommandé aux prisonnières d'éviter tout sujet de querelles, et de ne point se reprocher leur conduite passée ; mais au contraire de s'aider mutuellement.

VI.—Ne jurez en aucune manière en prenant le sacré nom “ en vain.” Toutes les mauvaises paroles, les conversations immorales, les actions et les gestes indécens, doivent surtout être évités.

VII.—Les cartes et tous les autres jeux, et aussi la lectures des pièces de théâtre et autres livres pernicioeux, et les chants immoraux, sont défendus.

VIII.—Les prisonnières doivent se rendre dans la chambre du comité, matin et soir, pour entendre lire les saintes écritures, excepté les jours ou elles vont à la chapelle. Aux premiers sons de la cloche, dix minutes avant que la lecture commence, les moniteurs

doivent rassembler les prisonnières dans leurs quartiers, afin qu'elles soient toutes prêtes quand la cloche se fait entendre pour la seconde fois. Alors elles doivent venir avec ordre prendre leurs places (chaque moniteur conduisant sa classe,) et quand la lecture est finie, il faut qu'elles se retirent en silence.

IX.—Les prisonnières doivent observer la plus grande propreté, et mutuellement s'en faciliter les moyens. Il leur est défendu de mettre en gages aucun de leurs vêtemens.

X.—Les moniteurs non seulement doivent surveiller et inspecter leurs classes, mais aussi quand l'occasion s'en présente, étendre leurs soins et leur vigilance sur toutes leurs compagnes. Les moniteurs doivent, si le cas le requiert, s'adresser à la matrone et réclamer son assistance ; et aussi faire

chaque jour aux dames du comité, un fidèle rapport de la conduite des prisonnières.

XI.—Si un moniteur manque aux réglemens, il perd sa place, et est remplacé par celle des prisonnières qu'on juge mériter le mieux cet emploi.

XII.—Toute prisonnière qui croit avoir à se plaindre d'un moniteur, est en droit de porter ses plaintes à une des dames du comité ou à la matrone : mais si les prisonnières se conduisent mal envers les moniteurs quand ils exercent leur emploi avec justice et douceur, cette infraction aux réglemens est considérée comme une faute grave.

Pour encourager les prisonnières à se bien conduire, le comité leur donne comme récompense différentes choses utiles, telles que vêtemens, livres de piété, &c. &c. et cela plusieurs fois dans l'année.

FIN.

W. Phillips, -Imprimeur.





BX7731 .D97

Histoire de la secte des Amis : suivie

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00040 2208